

Changement lexical et constructionnalisation dans le domaine du verbe

Koch, Peter

Universität Tübingen
peter.koch@uni-tuebingen.de

1 Changement lexical dans le domaine du verbe et changement valenciel

L'étude du changement sémantique lexical, qui avait été presque entièrement délaissée après les travaux paradigmatiques d'Ullmann (1957 ; 1964) remontant, en fin de compte, aux années 50 du siècle dernier,¹ a été remise à l'ordre du jour avec l'avènement de la linguistique cognitive depuis les années 80. Le nouvel intérêt porté à la théorisation des taxinomies lexicales (sous forme de la sémantique du prototype), de la métaphore et de la métonymie ainsi qu'à la théorie des scénarios (angl. *frames*)² a encouragé les représentants de la sémantique lexicale moderne à reprendre le fil de la sémantique diachronique du XIX^e siècle, qui est liée à des noms célèbres comme Bréal, Paul, Darmesteter et Nyrop (Nerlich 1992 ; Blank 1997, 11-18 ; Geeraerts 2010, 27s., 31-33). Ainsi, le changement de sens que l'on observe dans (1) s'accorde parfaitement avec l'un des résultats des recherches de la psychologie cognitive qui nous enseigne que MOINEAU représente, du moins en Europe, la sous-catégorie prototypique de la catégorie OISEAU. Effectivement, le mot lat. *passer*, qui désigne le concept correspondant au prototype (a), vient à désigner, à travers un processus de généralisation (ou d'élargissement) taxinomique, le concept qui correspond à la catégorie tout entière (b) (cf. Koch 1995, 30-32 ; Blank 1997, 200-205 ; 2000, 68 ; Geeraerts 1997, 68-70, 72s., 77-79) :

- (1) (a) lat. *passer* 'moineau'
(b) roum. *pasăre* 'oiseau'

Inversement, le mot lat. *homo* (2), qui désigne un concept correspondant à la catégorie ETRE HUMAIN (a), vient à désigner, à travers un processus de spécialisation (ou de rétrécissement) taxinomique, le concept qui correspond, dans la pensée d'une société patriarcale traditionnelle, au prototype de cette même catégorie (b), à savoir ETRE HUMAIN MALE (cf. DHLF, s.v. *homme* ; Koch 1995, 32s. ; Blank 1997, 198-202 ; 2000, 68 ; Geeraerts 1997, 68-70, 72s., 77-79) :

- (2) (a) lat. *homo* 'être humain'
(b) fr. *homme* 'être humain mâle'

Le mot lat. *caput* (3) désignait, à l'origine, le concept TETE, qui appartenait au scénario du CORPS HUMAIN. En projetant, par une opération de *mapping* (Lakoff/Johnson 1980), ce scénario source sur le scénario cible du GROUPE HUMAIN, perçu, a posteriori, comme analogue ou similaire, les locuteurs du latin ont assigné à *caput*, à travers un changement métaphorique, une nouvelle acception qui correspond au concept cible DIRIGEANT (acception (b), qui se retrouve dans l'a.fr. *chief* et qui a subsisté, contrairement à l'acception (a), en français moderne ; cf. DHLF, s.v. *chef* ; Koch 1995, 37-39 ; Blank 1997, 160-181, notamment 180 ; 2000, 67 ; Geeraerts 1997, 93-102 ; Gévaudan 2007, 95-99 ; Gévaudan/Koch 2010, 110f.) :

- (3) (a) lat. *caput* 'tête' (> a.fr. *chief* 'tête')
(b) lat. *caput* 'dirigeant' (> a.fr. *chief* '~' > fr.mod. *chef* '~')

Le mot m.fr. *bureau* (4) désignait, entre autres, le concept TABLE DE TRAVAIL OU L'ON FAIT DES COMPTES. Par un changement de perspective, le sens du mot *bureau* a glissé de ce concept source à un concept cible contigu, PIECE DANS LAQUELLE EST INSTALLEE LA TABLE DE TRAVAIL, soit de l'élément d'un scénario au scénario tout entier (relation TOUT-PARTIE ou CONTENU-CONTENANT). Il s'agit donc d'un type de changement métonymique (cf. DHLF, s.v. *bure* ; Koch 1995, 39-41 ; 2001c ; 2012, 259-279 ; Blank

1997, 235-253, notamment 248 et 252 ; 2000, 69 ; Geeraerts 1997, 93-102 ; Peirsman/Geeraerts 2006 ; Gévaudan 2007, 88-95 ; Gévaudan/Koch 2010, 107-110, 113) :

- (4) (a) m.fr. *bureau* ‘table de travail où l’on fait des comptes’
(b) m.fr. *bureau* ‘pièce dans laquelle est installée la table de travail’

Les mots que nous venons de citer comme exemples appartiennent tous à la classe des noms. A première vue, on pourrait penser qu’il est possible de décrire le changement de sens des mots de la classe des verbes selon les mêmes principes. Tout comme (4), l’exemple (5) montre en effet un cas de changement métonymique, où l’on passe du concept source MACHER ((a) = TOUT) au concept cible contigu MANGER ((b) = PARTIE), acception qui seule a subsisté en français. (cf. DHLF, s.v. *manger* ; Blank 1997, 261) :

- (5) (a) lat.cl. *mandūcāre* ‘mâcher, mastiquer’
(b) lat.vulg. *mandūcāre* ‘manger’ (> fr. *manger* ‘~’)
(c) lat. *Marcus panem mandūcat.*
‘Marc mâche le pain.’ → ‘Marc mange le pain.’

Toutefois les choses se compliquent considérablement dans un cas comme (6). Du point de vue purement lexical, nous avons ici bel et bien affaire à un changement de sens métonymique comportant un glissement du concept source PASSER DU DEDANS AU DEHORS (a) au concept cible contigu FAIRE PASSER DU DEDANS AU DEHORS (b). Le concept cible correspond à une action causative (b) qui, en tant que scénario entier (= TOUT), englobe, comme élément (= PARTIE), le procès (a) auquel correspond le concept source.

- (6) (a) a.fr. *sortir* ‘passer du dedans au dehors’ (> fr.mod. *sortir* ‘~’)
(b) fr.mod. *sortir* ‘faire passer du dedans au dehors’
(c) a.fr. *Mais li marbres de grant vertu Recāi sour moi, sans mentir, Que ja mais n’en quidai sortir* (Chrétien de Troyes, *Perceval* [v. 1181], 34284, cit. TL, s.v. *sortir*, col. 934, 8-10).
(d) fr.mod. *On sort Renée de son lit. On l’habille [...]*
(Dabit, *Hôtel Nord*, 1929, p. 88, cit. TLFi, s.v. *sortir*¹, II.A.3.a).

Or, il est bien évident que le rapport de contiguïté entre (6)(a) et (b) est plus complexe que celui entre (5)(a) et (b). Dans le cas de (6), on constate que la valence³ verbale intervient directement dans le changement, comme le montre la comparaison des phrases exemplaires (6)(c) et (d). Dans son acception source (7)(a), le verbe *sortir* est accompagné d’un actant obligatoire qui a la fonction syntaxique⁴ de sujet (S) et auquel on peut assigner le rôle sémantique⁵ de PROTO-PATIENT ; dans (6)(c), cet actant correspond à la 1^{re} personne du singulier marquée par le suffixe de la forme verbale *quidai* (*cuidai*). Le deuxième actant, qui est facultatif, a la fonction syntaxique de ‘délocatif’ (DL) et on peut lui assigner le rôle sémantique de PROVENANCE. (= *en* dans (6)(c)). L’acception cible de *sortir* (7)(b) maintient l’actant PROTO-PATIENT obligatoire (= *Renée* dans (6)(d)) et l’actant facultatif de PROVENANCE (= *de son lit* dans (6)(d)). Mais l’acception cible introduit un actant supplémentaire, à savoir un PROTO-AGENT qui représente l’instigateur de l’action causative (= *on* dans (6)(d)). Notons que l’expression des deux proto-rôles implique un renversement syntaxique partiel : Le PROTO-PATIENT est exprimé comme Suj(et) dans l’acception non-causative ((6)(a) et (c) ; (7)(a)), mais comme COD dans l’acception causative ((6)(b) et (d) , (7)(b)), tandis que le PROTO-AGENT est exprimé comme Suj dans l’acception causative ((6)(b) et (d) ; (7)(b)).

- (7) (a) fr. *sortir* ‘passer du dedans au dehors’ :
actants :
S (DL)
PROTO-PATIENT (PROVENANCE)
(b) fr. *sortir* ‘faire passer du dedans au dehors’ :
actants :

S COD (DL)
PROTO-AGENT PROTO-PATIENT (PROVENANCE)

Les verbes du type *sortir*, qui présentent une double structure actancielle telle qu'elle est décrite dans (7), sont dénommés, selon des terminologies pour la plupart peu heureuses, comme 'diathétiquement neutres', 'symétriques', 'réversibles', 'à renversement' ou 'labiles' (cf. p.ex. Blinkenberg 1960 ; Dubois 1967 ; Rothemberg 1974 ; Waltereit 1998, 84-91 et n. 29 ; François 2008b, 15). Dans ce qui suit, nous parlerons plutôt de 'verbes à alternance causative'. Soulignons toutefois que le problème crucial – dans le contexte de la présente communication – n'est pas la description synchronique de ces verbes en tant que telle, mais le fait que chacun d'eux se soit *transformé*, à un moment donné de sa diachronie, de verbe non-causatif (à structure actancielle unique) en verbe à alternance causative. En reprenant la perspective de notre point de départ, nous dirons même qu'un verbe du type *sortir* a subi un changement de sens – métonymique en l'occurrence – que nous ne saurions saisir de manière adéquate sans tenir compte de la création simultanée d'une structure actancielle supplémentaire (sémantique et syntaxique) qui a transformé *sortir* en verbe à alternance causative. Changement de sens et transformation valencielle vont donc ici de pair.

Voilà ce qui distingue le changement de sens d'un verbe du type *sortir* et le changement de sens d'un verbe du type lat. *mandūcāre*. Bien entendu, ce dernier a, lui aussi, une structure actancielle, comme le montre l'exemple (5)(c) : *Marcus* est un actant sujet (S) qui exprime un AGENT, et *panem* est un actant COD qui exprime un PATIENT. Or, le changement de sens métonymique déjà décrit ne touche en rien cette structure actancielle, ni quantitativement ni qualitativement. Il s'agit d'un changement sémantique qui ne concerne qu'un « noyau interne » du sémantisme du verbe qui est tout à fait indépendant des places actanciennes (cf. Koch 1991, 280, 285s. ; Blank 1997, 188-190, 206, 260-262 ; François 2008b, 13). Les changements de sens qui ne concernent que le « noyau » sémantique du verbe sont susceptibles d'une description analogue à celle des classes de mots au sémantisme plutôt « compact », tels que les noms, où le changement de sens est indépendant de tout changement actanciel.⁶

Etant donné, toutefois, le statut tout à fait fondamental de la valence dans le domaine du verbe, nous pouvons émettre l'hypothèse que, différemment de ce que nous avons vu dans (5), la plupart des changements de sens verbaux sont imbriqués dans des changements des structures actanciennes. En fait, le cas du fr. *sortir* ((6), (7)) n'exemplifie qu'un seul type d'évolution sémantique et valencielle (auquel nous reviendrons d'ailleurs à la fin de cette communication) ; mais il faut envisager un grand nombre d'autres types de transformations lexico-actanciennes en diachronie, transformations qui intéressent la quantité aussi bien que la qualité des actants.

Cela dit, il s'impose de chercher ou de développer des outils qui nous permettent de décrire les types les plus divers d'imbrications des changements sémantiques et actanciels.

Au niveau des théories existantes, il y a, d'une part, – nous l'avons vu au début – les approches cognitives du changement de sens (taxinomique, métaphorique, métonymique, etc.), bien adaptées à la description du domaine nominal (et en grande partie aussi adjectival), mais dépourvues, en tant que telles, de dispositif qui vise les particularités de la valence verbale.

Il y a d'autre part, il est vrai, des approches du changement valenciel du verbe. Pourtant, celles-ci sont en général centrées sur le changement des fonctions actanciennes syntaxiques (cf. différentes contributions dans Greule 1982 ainsi que Schøsler 2001b; Korhonen 2006; Stein/Benneckenstein 2006). Voici un exemple français :

- (8) (a) nfr. *Il persuada aux deux frères de ne pas laisser faire la licitation devant le tribunal [...]* (Zola, *Pot-Bouille*, 1882, p. 222, cit. TLFi, s.v. *licitation*).
- (b) nfr. *Le Tiers-État [...] tenta de persuader le Clergé et la Noblesse de se joindre à lui* (Lidderdale, *Parlement fr.*, 1954, p. 9, cit. TLFi, s.v. *trois*)

Dans (8)(a), l'actant DESTINATAIRE du verbe français *persuader* est exprimé comme COI et l'actant qui se réfère au CONTENU (propositionnel) comme COD (test de substitution: *il le leur persuada*). Ce patron valenciel correspond au patron le plus fréquent du verbe lat. *persuādēre* qui a été emprunté, comme mot savant, par le français, où il est attesté depuis le XIV^e siècle. Bien que ce patron ait encore été en usage à la

fin du XIX^e siècle, comme le montre (8)(a), il est considéré, de nos jours, comme archaïque ou littéraire. Dans (8)(b) le DESTINATAIRE est exprimé comme COD et le CONTENU comme objet prépositionnel introduit par *de* (test de substitution: *il tenta de les en persuader*) – patron valenciel attesté depuis le XVI^e siècle qui s'est imposé jusqu'à aujourd'hui.⁷ Dans le cas (8), – on le voit bien – le changement ne concerne que le niveau (morpho-)syntaxique de la valence; il n'y a pas de changement sémantique (lexical) qui entre en jeu.

Ce qui est plutôt rare jusqu'ici, c'est une étude du changement valenciel en tant que changement non seulement morphosyntaxique, mais aussi sémantique (cf. cependant Koch 1991; François 2008b; 2008c). Il serait souhaitable d'intégrer cette piste de recherche dans une approche cognitive compréhensive du changement de sens, voire du changement lexical en général (du type esquissé dans Blank 1997; 1999; 2000; 2003a; Koch 1995; 2000; 2001a; Gévaudan 2002; 2007; Gévaudan/Koch 2010). Certaines tentatives dans cette direction ont été faites (Blank 1997, 188-190, 205s., 212s., 260-264, 272-278, 297-299; Koch 2002; 2004; François 2008b). Il s'agit, en fin de compte, de donner une dimension syntagmatique à la théorie du changement sémantique et lexical.

Une théorie syntagmatique qui apparie forme et sens des entités significatives de la langue est la Grammaire dite « de construction » (angl. *construction grammar*; désormais : GrCons), qui, depuis plus d'une quinzaine d'années, attire l'attention des linguistes inspirés par la sémantique cognitive. A notre avis, la notion de 'construction', prise dans le sens technique que lui assigne la GrCons, permet de jeter un pont entre valence et sens et, plus particulièrement par rapport à la diachronie, entre changement valenciel et changement lexical. Mais avant d'en arriver là, voire d'en tirer des conclusions ultérieures, il y a encore un bon bout de chemin à faire et les questions suivantes, auxquelles il nous faut répondre :

- Quelles sont les notions de base de la GrCons ? (2.)
- Quel est le rapport entre valence et construction ? (3.)
- Comment appliquer la GrCons aux problèmes diachroniques ? (4.)
- Quelles sont, en synchronie, les relations qui existent entre constructions apparentées ? (5.)
- Quelles sont, en diachronie, les relations qui existent entre constructions apparentées ? (6.)

Les réponses à ces questions nous permettront, à la fin, de décrire des changements valenciels dans le domaine des verbes en termes de constructions (7.).

2 La grammaire de construction (GrCons) : notions de base

Dans le cas de la GrCons, il s'agit d'une approche qui se réclame de la sémantique cognitive, qui essaie vigoureusement – tout en se démarquant fortement de la linguistique à orientation générative – de briser les frontières entre la syntaxe et le lexique. Même s'il ne s'agit pas d'une théorie monolithique, les linguistes orientés vers la GrCons (dans le domaine anglo-saxon, en particulier Fillmore, Lakoff, Goldberg, Langacker et Croft), qui, en détail, travaillent différemment, partagent tout de même une série d'affirmations de base :⁸

i) Les constructions ne représentent pas seulement des séquences de signes linguistiques définies en termes formels (comme c'est le cas dans l'utilisation du terme par les grammairiens traditionnels, ou par bien d'autres encore⁹), mais des paires forme-sens (angl. *form-meaning pairs*), et donc des signes linguistiques bipartites, qui peuvent néanmoins avoir une extension considérable. Ainsi, dans l'exemple (9), la construction, que l'on peut décrire, du point de vue formel, comme 'inversion complexe' [SN_{S_{ij}} V clitique_{S_{ij}}], porte un sens que l'on peut décrire de manière informelle comme QUESTION.

(9) fr.mod. *Le patron tirera-t-il parti de sa nouvelle stratégie ?*

ii) Si l'on peut considérer comme signes même les constructions abstraites et complexes du point de vue formel (cf. (0.)), rien ne nous empêche d'interpréter, inversement, les signes matériels concrets et les signes moins complexes comme des 'constructions' bipartites. Dans ce sens, le *-(e)r-* dans (9), par exemple, qui est identifié dans un autre cadre théorique comme morphème verbal du futur, représente une

construction portant le sens FUTUR, dans la mesure où il ouvre une place (angl. *slot*) pour un lexème verbal : [V-(e)r-].

iii) Les constructions sont considérées comme *le* principe d'organisation du langage humain, qui traverse, non seulement la grammaire, mais aussi le lexique. Ainsi les phraséologismes se prêtent aussi à une interprétation en termes de 'construction', comme par exemple [SN_{Suj} *tir- parti* SN_{de}] dans (9) – un des faire-valoir de la GrCons face aux approches modulaires, en particulier génératives, qui doivent refouler ce phénomène à la « périphérie » du système linguistique. Typique, en revanche, pour la GrCons, est le continuum syntaxe-lexique, qui est entièrement couvert par des constructions – dans le détail, de nature différente (voir plus bas (0.) et (0.)).

iv) Il résulte inévitablement de (0.)-(0.) que chaque séquence ayant plus d'un seul mot, contient plusieurs constructions entrelacées entre elles de manière variée. Ainsi nous avons déjà identifié dans la phrase exemple (9) la construction QUESTION [SN_{Suj} V clitique_{Suj}], la construction FUTUR [V-(e)r-] et la construction phraséologique [SN_{Suj} *tir- parti* SN_{de}]. A cela s'ajoutent¹⁰ – au moins – la construction correspondant au patron de phrase [SN_{Suj} V SN_{de}], la construction sujet-prédicat, la construction SN [SN Det (Adj) N] dans *le patron et ... sa nouvelle stratégie*, la construction déterminant [Det N] pour *le* et *sa*, ou encore les constructions purement lexicales – en fait, des lexèmes – *patron*, *nouveau* et *stratégie*. Suivant le point de vue adopté, on doit alors sélectionner, dans une séquence donnée, le type de construction pertinent. Comme il s'en dégage des exemples, nous nous mouvons ici dans un continuum entre des constructions 'atomiques' (*patron*, *nouveau*, *stratégie*) et 'complexes' (p.ex. [SN_{Suj} *tir- parti* SN_{de}]).

v) La GrCons prend les différences formelles entre les constructions au sérieux aussi sur le plan sémantique. Ainsi les constructions anglaises exemplifiées dans (10)(a) et dans (10)(b) ne sont pas simplement considérées comme variantes d'une seule et même construction, bien qu'elles aient en commun le fait d'exprimer un transfert matériel, mais sont différenciées sémantiquement (les détails ne nous intéressent pas ici). Il manque au français une différenciation sémantique correspondante.

(10) (a) angl. *Peter gave Mary the book* (construction ditransitive).

(b) angl. *Peter gave the book to Mary* ('transfer-caused-motion-construction').

(11) fr. *Pierre a donné le livre à Marie*.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous renoncerons, par la suite, à prendre en compte, dans l'argumentation concernant le français, la construction ditransitive, prise en exemple à maintes reprises par Goldberg (1995), et nous nous restreindrons aux constructions et aux relations entre les constructions qui sont pertinentes pour le français.

vi) Les constructions forment un inventaire structuré, dans la mesure où elles sont reliées entre elles par des relations taxinomiques et/ou d'héritage (nous reviendrons plus précisément dans la section 5. sur les relations d'héritage au sens de Goldberg (1995)). Ainsi, dans l'exemple (9), la construction [SN_{Suj} *tir- parti* SN_{de}] représente, d'un point de vue taxinomique, un cas spécial de la construction plus abstraite [SN_{Suj} V SN_{de}]. Il faut souligner dans ce contexte la différence fondamentale qu'il y a entre les éléments schématiques (des catégories, comme SN, N, V etc.) et les éléments substantifs¹¹ de constructions, c'est-à-dire d'éléments simples concrets (par exemple *patron*, *nouveau*, *stratégie*, *tir-*). Les constructions peuvent être constituées uniquement d'éléments schématiques (par exemple [SN_{Suj} V SN_{de}], uniquement d'éléments substantifs (par exemple *patron*) ou alors d'éléments des deux types dans différents dosages (cf. [SN_{Suj} *tir- parti* SN_{de}]).

vii) Etant donné que les constructions sont conçues comme des paires forme-sens conventionalisées, la plupart des représentants de la GrCons (à l'exception de Langacker) – de nouveau en se démarquant de la linguistique générative – partent du principe de la non-compositionnalité des constructions : ni leur forme, ni leur sens ne sont totalement dérivables de la forme ou du sens de leurs composants. Cela signifie que le sens d'une construction est certes éventuellement – pas dans tous les cas – motivable par tous ou quelques-uns de ses éléments, mais que le sens de la construction n'est pas prévisible à partir des éléments.

3 La valence verbale en tant que construction

Un type de construction qui a été étudié en particulier par Goldbergs (1995 ; 2006) correspond aux ‘constructions argumentales’ (angl. *argument structure constructions*). Ainsi, le français possède une construction complexe et entièrement schématique qui a la forme (12)(a) et le sens (prototypique) paraphrasé dans (12)(b). La phrase particulière (12)(c) constitue une exemplification de cette construction.¹²

- (12) (a) fr.mod. [SN_{Suj} V_{ag} SN_{COD} SP_{Loc}] V_{ag} = verbe agentif
(b) *L’AGENT agit de sorte que l’OBJET LOCALISE se déplace vers le BUT*
(CAUSATION D’UN MOUVEMENT VERS UN BUT)
(c) fr.mod. *Jean mettra le livre sur la table.*

Il s’agit d’une construction ‘argumentale’ puisqu’elle concerne la manière dont les types d’arguments sont organisés autour de la catégorie V_{ag}. Cette structure nous rappelle fortement ce que l’on désigne, à la suite des travaux de Tesnière, comme structure ‘valencielle’, soit une configuration de types d’actants selon la terminologie de Tesnière (1965). Il y a toutefois deux différences cruciales entre constructions argumentales au sens de Goldberg et structures valenciennes au sens traditionnel :

1/ Une construction argumentale du type (12) est entièrement schématique (cf. 2., (0.)), tandis que la valence se définit en général par rapport à un verbe particulier, tel que *mettre* (v. (13)), donc par rapport à un élément ‘substantif’ selon la terminologie de la GrCons (cf. 2., (0.)).

2/ Conformément aux principes de la GrCons (cf. 2., (0)), la construction présentée dans (12) est une entité bipartite qui unit un sens (12)(b) à une forme (12)(a). Le sens de CAUSATION D’UN MOUVEMENT VERS UN BUT revient de façon globale à la construction en tant que schéma abstrait. La valence d’un verbe particulier, par contre, se définit en premier lieu – et notamment dans la pratique des dictionnaires valenciens¹³ – sur le plan de la forme ((13)(a)). Si l’on fait intervenir également la sémantique, ce n’est jamais la configuration des actants en tant que telle qui porte un sens, mais c’est le verbe qui constitue l’élément fédérateur du sens. Même dans un cadre théorique où l’on introduit, au niveau sémantique, des ‘cas profonds’ (Fillmore 1968) ou des ‘rôles sémantiques’ qui relient le sens du verbe particulier aux types d’actants régis, la configuration des rôles sémantiques ne correspond à un sens global qu’à travers l’élément lexical particulier du verbe en question, comme p.ex. *mettre*, ou plutôt *met-*, dans (13)(b)).

- (13) (a) fr.mod. SN_{Suj} *met-* SN_{COD} SP_{Loc}
(b) fr.mod. AGENT *met-* OBJET LOCALISE BUT

Goldberg ne parle pas de ‘valence’, mais l’opposition décrite dans 1/ et 2/ se retrouve sous une forme différente au cœur même de son approche. Ainsi le verbe fr. *vider*, dont ni le sémantisme ni la valence syntaxique ne sont, a priori, conformes à la construction de CAUSATION D’UN MOUVEMENT VERS UN BUT (12), peut néanmoins être inséré dans une structure argumentale qui correspond à cette construction (14).

- (14) (a) fr.mod. [SN_{Suj} V_{ag} SN_{COD} SP_{Loc}]
(b) *L’AGENT agit de sorte que l’OBJET LOCALISE se déplace par écoulement vers le BUT*
(CAUSATION, PAR ECOULEMENT, D’UN MOUVEMENT VERS UN BUT)
(c) fr.mod. *L’enfant vida le yaourt sur la table.*

Face au résultat de cette opération de « greffe »¹⁴ relativement hardie, il convient de relever deux points : Primo, malgré le *profiling mismatch* syntaxique et sémantique entre le verbe individuel *vider* et la construction dans laquelle il est inséré, le résultat reste pleinement interprétable. Secondo, c’est le sémantisme de la construction de CAUSATION D’UN MOUVEMENT VERS UN BUT qui l’emporte sur le sémantisme particulier du verbe *vider*, même si ce dernier n’est pas sans apporter un élément sémantique

supplémentaire ((14)(c) « écoulement »). Ce genre de phénomènes induit Goldberg à accorder la priorité sémantique à la construction plutôt qu'au verbe particulier qui est inséré. Cette vision des choses semble diamétralement opposée à l'approche verbocentrique de la théorie de la valence.

On peut, bien entendu, en tirer la conséquence que construction et valence appartiennent à deux niveaux d'analyse différents : la construction, entièrement schématique et centrée sur la configuration des 'arguments', serait de nature (sémantico-)grammaticale tandis que la valence, centrée sur le verbe en tant qu'élément 'substantif' (cf. 2., (0.)), serait de nature lexicale. Comme le suggère l'exemple (14), cette opposition entre 'construction' et 'valence' met en évidence la possibilité d'effets sémantiques assez poussés qu'il ne serait pas possible de décrire sur la base de la seule structure lexicale des verbes en question. En ce sens, Welke (2011) et Schøsler (2011) insistent sur la différence, la complémentarité et l'interaction entre construction et valence.

Or, à y regarder de plus près, l'opposition entre construction et valence s'avère beaucoup moins tranchée qu'elle n'a l'air.

Tout d'abord, il serait illusoire de postuler une contradiction entre la priorité des arguments/actants, dans le cas de la construction argumentale, et la priorité du verbe, dans le cas de la valence. Etant donné que ce n'est pas un argument particulier qui décide du sémantisme d'une construction donnée, mais la *configuration* des arguments, les constructions argumentales constituent, par définition, une structure organisée autour de la catégorie du verbe en général (sans impliquer un verbe particulier).¹⁵ Tout compte fait, les constructions argumentales sont donc de nature tout aussi verbocentrique que les valences des verbes particuliers. Ce qui entre en jeu ici, en dernière analyse, c'est l'opposition entre la nature schématique du verbe impliqué (construction argumentale autour de V) et la nature 'substantive' du verbe (valence d'un verbe comme *mettre*, par exemple). Si le verbe est purement schématique, il est évident que le sémantisme de la construction ne peut découler que de la configuration des arguments/actants. Si, par contre, le verbe est un élément lexical 'substantif' et donc particulier, c'est évidemment lui qui détermine le sémantisme de la mise en relation de ses actants.

Toutefois, il serait imprudent d'identifier, comme pourrait le suggérer l'observation 1/ (plus haut), 'construction' et 'schématique' d'une part et 'valence' et 'substantif' d'autre part. Rien que du point de vue de la théorie de la valence, c'est une simplification inadéquate. Tesnière lui-même (1965, 64-66) introduit la distinction fondamentale entre 'stemma réel' (Fig. 1, correspondant à (12)(c)) et 'stemma virtuel' (Fig. 3, correspondant à (12)(a)).¹⁶ Selon la terminologie de la GrCons, le stemma réel ne montre que des éléments substantifs, le stemma virtuel que des éléments schématiques.

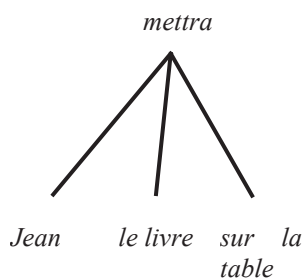


Fig. 1 : Stemma réel

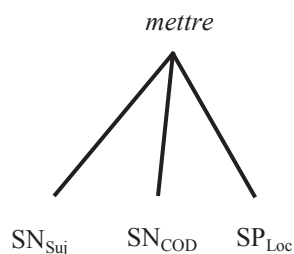


Fig. 2 : Stemma « mixte »

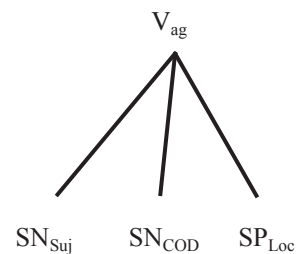


Fig. 3 : Stemma virtuel

Dès le début, la grammaire dépendancielle a donc été capable de décrire des structures valencielles (ou argumentales) en termes purement schématiques. Cette piste a été poursuivie, après Tesnière, au niveau des recherches concernant les patrons valenciels abstraits que certains linguistes allemands ont baptisés

all. *Satzbaupläne* (vgl. Kotschi 1981, 107; Welke 1988, 48-50; 2011, 178-181; Helbig 1992, 126-148; Vuillaume 2003; Waltereit 2008, 271s.). Evidemment, on peut représenter ce type de patrons soit sous forme stemmatique (Fig. 3), soit – plus fréquemment – sous forme linéaire (12)(a).

Le type de schéma valencielle qu'on appelle *Satzbaupläne* est conçu, en premier lieu, comme un patron purement syntaxique et formel. Le surplus que peut y apporter la Gr Cons est le fait d'assigner à une telle structure un sens (prototypique) global, tel que CAUSATION D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT dans le cas (12)(b). Le type de structures bipartites et entièrement schématiques que l'on peut représenter comme dans (12)(a) et (b), je l'appellerai des '*constructions à verbe schématique*' (CVSch). Il s'agit du type de construction verbocentrique le plus schématique qui existe.

Par contre, un stemma réel comme celui de la Fig. 1 ainsi que sa forme linéaire (12)(c) ne représentent pas une construction, mais, tout au plus, l'exemplification – structurée – d'une construction (comme, en l'occurrence, (12)(a/b)).

Or, il ne faut pas oublier qu'un mode fréquent de la présentation des informations valencielles correspond soit à la forme linéaire (13)(a), soit au stemma « mixte » (Fig. 2). Voilà un type d'informations très utiles concernant un verbe individuel tel que nous pouvons le trouver, par exemple, dans un dictionnaire valencielle.¹⁷

Ce qui distingue une structure formelle du type (13)(a) d'une CVSch comme (12)(a) – ou bien un stemma mixte (Fig. 2) d'un stemma virtuel (Fig. 3) –, c'est que le verbe apparaît sous forme substantive (*met-*) dans (13)(a) et dans le stemma mixte tandis qu'il apparaît sous forme schématique (V_{ag}) dans (12)(a) et dans le stemma virtuel. Toutefois, il y a aussi un point commun : dans les deux cas, les actants/arguments apparaissent sous forme schématique ($SN_{Suj} \dots SN_{COD} SP_{Loc}$).

Si l'on insiste sur l'observation 2/ (plus haut) et que l'on mette l'accent sur la différence entre ces deux types de structures, on peut, comme nous l'avons vu, dresser une opposition fondamentale entre la '*construction argumentale*' (= CVSch), comportant un item verbal schématique ((12)(a/b) et Fig. 3), et la '*valence*', comportant un item verbal substantif ((13)(a) et Fig. 2). Cette option implique une scission profonde entre la grammaire (construction) et le lexique (valence).

Mais on peut tout aussi bien mettre en valeur la grande variété des types de constructions qu'envisage la GrCons, justement, pour défendre l'idée d'un continuum syntaxe-lexique (2., (0.)) : comme nous l'avons déjà constaté (2., (0.)), une construction peut se composer soit d'éléments exclusivement schématiques, soit d'éléments à caractère mixte, soit d'éléments exclusivement substantifs. Il est donc tout à fait légitime de considérer une structure telle que (13)(a) et Fig. 2 comme le côté formel d'une construction dont l'item verbal central est de nature substantive. Ce type de structures, je l'appellerai des '*constructions à verbe lexical*' (CVL).

Ce faisant, nous mettons en relief plutôt le point commun entre CVSch et CVL : le fait que dans les deux cas, les actants apparaissent sous forme schématique ($SN_{Suj} \dots SN_{COD} SP_{Loc}$), indépendamment du fait que l'item verbal soit schématique dans les CVSch et substantif dans les CVL. Une fois que l'on considère la valence d'un verbe particulier comme un type de construction, à savoir comme un CVL, force est donc de lui assigner non seulement une forme (comme (13)(a) et Fig. 2), mais aussi un sens. Ceci sera exemplifié à l'aide d'un autre verbe, fr. *jeter*, qui permettra d'appréhender beaucoup mieux l'apport du verbe substantif particulier au sémantisme de la construction du type CVL (le verbe fr. *mettre*, très neutre, se confond pratiquement avec le sémantisme de la CVSch).

(15) (a) fr.mod. [$SN_{Suj} jet- SN_{COD} SP_{Loc}$]

(b) *L'AGENT agit de sorte que l'OBJET LOCALISE, lancé à travers l'air, se déplace vers le BUT.*

(c) fr.mod. *Jean jetera le livre sur la table.*

(15)(a) est la forme de la CVL organisée autour de *jeter*. Par la présence d'un item verbal substantif, elle se distingue visiblement de la forme de la CVSch que l'on trouve dans (12)(a). (15)(b) représente le sens de la CVL de *jeter*, qui comporte un élément sémantique supplémentaire ('lancé à travers l'air') par rapport au sémantisme de la CVSch CAUSATION D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT, qui est paraphrasé dans (12)(b). Comme le montrent les relations entre (15)(a/b) et (12)(a/b), les CVL sont souvent – mais pas toujours – des cas taxinomiques spéciaux d'une CVSch.

Somme toute, nous distinguons donc deux types de '*constructions valencielles*' (CV) : les CVSch à item verbal schématique et les CVL à item verbal substantif (lexical).

Une dernière remarque concernant le *profiling mismatch* exemplifié dans (14) : il est, certes, possible, de décrire le mécanisme impliqué en opposant la construction argumentale à la valence d'un verbe individuel, comme le font les collègues que nous avons cités (« la construction l'emporte sur la valence »). Mais il est tout aussi possible de saisir le mécanisme en question sur la base d'une terminologie entièrement « constructionnelle » : « la CVSch l'emporte sur la CVL ».

4 Grammaire de construction et diachronie

Rappelons que nous sommes en train de développer les outils théoriques requis pour décrire, de manière adéquate, le changement lexical des verbes en tant que changement qui intéresse à la fois la sémantique et la dimension syntagmatique que représente la valence. Nous avons vu dans la section 3. que c'est la GrCons qui nous permet de réunir, sous le toit de la notion de 'construction', sémantique et dimension syntagmatique, voire de subsumer le phénomène de la valence sous la notion de 'construction'.

Pourtant, nous n'avons, jusqu'ici, parlé de 'construction' que dans une perspective synchronique. En fait, la GrCons a été conçue, à son départ, comme théorie synchronique. Ce n'est que plus récemment qu'elle s'est également ouverte à la perspective diachronique (cf. p.ex. Traugott 2003; 2008; Bergs/Diewald 2008; Diewald 2008; Hilpert 2011 et d'autres articles dans Fischer et al. 2008-11, III; Schøsler 2011).

La recherche s'est centrée, jusqu'ici, sur l'interprétation « constructionnelle » de processus diachroniques dans le domaine de la grammaire (notamment de la grammaticalisation), de la formation des mots et de la phraséologie. A partir de là, il est désormais légitime de parler aussi d'un 'changement constructionnel' (Hilpert 2011, 69s.) et d'un processus de 'constructionnalisation' (émergence d'une construction) : on observe un tel processus chaque fois qu'une construction nouvelle s'instaure, c.-à-d. une construction, qui n'existait pas telle quelle auparavant, que ce soit par rapport à sa forme ou à son sens, ou que ce soit par rapport aux deux.

Il est beaucoup plus rare de voir décrire des processus diachroniques qui concernent la valence verbale (cf. François/Sénéchal 2006 ; François 2008 ; Schøsler 2011). Nous y reviendrons.

Notons que la description des changements constructionnels en diachronie, que ce soit en grammaire, dans le lexique ou – à l'interface des deux – au niveau de la valence, implique, par définition, l'existence d'une relation entre *deux* constructions : la construction source, préexistante au changement, et la construction cible, résultant du changement. Dans le cadre de l'étude synchronique des constructions, par contre, il est tout à fait possible de n'analyser qu'une construction particulière, en elle-même, sans égard à quelque autre construction que ce soit. Bien entendu, il est également utile d'examiner les relations – en synchronie – entre deux constructions. Cela peut se réaliser selon deux logiques foncièrement différentes : ou bien c'est la *dissemblance* ou bien c'est la *ressemblance* des constructions comparées qui nous intéresse. Les relations de dissemblance entrent en jeu quand il s'agit de considérer la divergence sémantique qui accompagne la divergence formelle (cf. 2., (0.) et exemples (10)(a) et (b)). Les relations de ressemblance, elles, attirent notre attention dès que nous avons affaire à deux constructions (partiellement) identiques sur le plan formel, ce qui suggère l'existence d'un rapport sémantique quelconque (à moins qu'il ne s'agisse d'un cas d'« homonymie constructionnelle »). Un apport fondamental à l'étude des ressemblances – synchroniques – entre constructions correspond à la théorie des relations d'« héritage » (cf. 2., (0.)).

Y a-t-il maintenant une analogie potentielle entre relations-en-synchronie et relations-en diachronie dans le monde des constructions ? Si analogie il y avait, ce serait bien évidemment grâce à des relations de ressemblance, car pour qu'une relation diachronique significative entre deux constructions se fasse jour, il faut forcément que les deux constructions soient (partiellement) identiques sur le plan formel et liées par un rapport sémantique perceptible. A la recherche d'outils « constructionnels » qui nous permettent de saisir les relations diachroniques entre constructions valencielles (CV), il convient donc d'examiner de plus près la théorie des relations d'héritage. C'est ce que nous ferons, d'abord dans une perspective synchronique, dans la section 5., pour revenir ensuite à la perspective diachronique, dans la section 6.

5 Liens d'héritage : perspective synchronique

C'est Goldberg (1995) qui a développé une théorie détaillée des relations d'héritage' (angl. *inheritance*) pertinentes dans le domaine que nous appellerions celui de la valence verbale. Conformément à ce que nous avons vu dans la section 3., cette théorie vise en premier lieu les constructions à verbe schématique (CVSch), mais les constructions à verbe lexical (CVL) ne sont pas complètement absentes de sa systématique. Goldberg distingue quatre types de 'liens d'héritage' (angl. *inheritance links*) : (A.) liens polysémiques, (B.) liens métaphoriques, (C.) liens d'instance et (D.) liens partie-tout. Cette classification sera illustrée par des exemples français:

A/ la construction dont le côté formel a été symbolisé dans (12)(a), on peut attribuer un sens central – prototypique, selon Goldberg –, à savoir CAUSATION D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT : (12)(b). Tout cela est exemplifié dans (12)(c). Comme nous l'avons vu dans la section 2., (0.), les constructions ne constituent rien d'autre que des signes linguistiques – allant de l'atomique au complexe –, et donc des paires forme-sens. Etant donné que les signes linguistiques atomiques sont susceptibles de polysémie, toutes les constructions, quelque complexes qu'elles soient, peuvent être en principe, elles aussi, polysémiques. Par conséquent, il arrive, même assez fréquemment, de devoir assigner à une forme de construction donnée, en plus de son sens central, d'autres sens qui se rattachent au sens central par une relation sémantique. Ainsi la forme de construction est identique dans (12)(a) et (14)(a), mais cette forme invariable est porteuse des deux sens CAUSATION D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT ((12)(b) = sens central) et CAUSATION, PAR ECOULEMENT, D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT ((14)(b)), deux sens qui sont liés par un lien *polysémique*.

B/ Il y a également des liens *métaphoriques* entre constructions. Ainsi, (16)(a) et (17)(a) montrent une construction identique sur le plan formel, tandis que, sur le plan sémantique, on assiste à une projection métaphorique (*mapping*, au sens de Lakoff/Johnson 1980) qui relie le domaine conceptuel spatial du DEPLACEMENT (16)(b) au domaine qualitatif de la TRANSFORMATION (17)(b).

- (16) (a) fr.mod. [SN_{Suj} V_{dyn} SP_{Loc}] V_{dyn} = verbe de procès
(b) L'OBJET LOCALISE se déplace vers le BUT (DEPLACEMENT)
(c) fr.mod. *Odile est passée à l'étranger.*
- (17) (a) fr.mod. [SN_{Suj} V_{dyn} SP_{Loc}]
(b) Le PORTEUR passe à un (autre) ETAT (TRANSFORMATION)
(c) fr.mod. *Le feu est passé au vert.*

C/ Comme nous l'avons évoqué dans la section 2., (0.), une construction moins schématique peut représenter, du point de vue taxinomique, le cas spécial d'une construction plus schématique. Voilà ce que Goldberg appelle des 'liens d'instance' (angl. *instance links*). Nous avons déjà rencontré, dans nos exemples, un tel lien : sur le plan formel, la construction plus schématique (12)(a) contient un item verbal schématique (V_{ag}) là où la construction moins schématique (15)(a) contient un item verbal substantif(*jet-*).

Sur le plan sémantique, il y a une relation de subordination taxinomique entre le sens de la construction schématique, à savoir CAUSATION D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT (12)(b), et le sens de la construction moins schématique, où il s'ajoute l'élément supplémentaire LANCE A TRAVERS L'AIR.

D/ Il existe, enfin, des liens *partie-tout* entre constructions (angl. *subpart links*). Ainsi, à un niveau très abstrait,¹⁸ le français connaît une correspondance systématique entre la construction qui, sur le plan sémantique, exprime la CAUSATION D'UN MOUVEMENT DIRIGE (18)(b) et celle qui exprime le MOUVEMENT DIRIGE (19)(b). Sur le plan formel, cette dernière (19)(a) constitue effectivement une partie de la première (18)(a). Ce qui est tout à fait caractéristique du point de vue du rapport entre rôles sémantiques et fonctions actanciennes syntaxiques, c'est qu'avec ce type de lien *partie-tout*, le PROTO-OBJET LOCALISE¹⁹ apparaît sous forme de COD dans la construction « causative », plus étendue (18), mais comme sujet dans la construction non-causative, plus réduite (19), tandis que le rôle supplémentaire de PROTO-AGENT n'apparaît – sous forme de sujet – que dans la construction « causative » (18).

(18) (a) fr.mod. [SN_{Suj} V_{ag} SP_{COD} ...]

(b) *Le PROTO-AGENT agit de sorte que le PROTO-OBJET LOCALISE se déplace dans une direction donnée...*

(CAUSATION D'UN MOUVEMENT DIRIGE)

(c) fr.mod. *Marie sort la voiture du garage.*

(19) (a) fr.mod. [SN_{Suj} V_{dyn} ...]

(b) *Le PROTO-OBJET LOCALISE se déplace dans une direction donnée...* (MOUVEMENT DIRIGE)

(c) fr.mod. *La voiture sort du garage.*

Il est évident que la relation *partie—tout* concerne le plan de la forme ((19)(a)—(18)(a)) aussi bien que celui du sens ((19)(b)—(18)(b)). Cette constellation rappelle celle des 'verbes à alternance causative' que nous avons identifiée, justement à propos de *sortir* ((6), (7)), dans la section 1., mais dans une perspective quelque peu différente puisqu'il s'agissait de la *diachronie* d'un verbe particulier, *sortir* en l'occurrence (nous y reviendrons dans la section 7.3.).

Les liens d'héritage qui constituent la systématique de Goldberg nous permettent sans doute d'analyser des relations pertinentes entre constructions valenciennes (CV) au sens défini à la fin de la section 3. Les liens d'héritage reflètent, au fond, la motivation des constructions que nous avons mentionnée dans la section 2., (0.). Comme nous le font comprendre les exemples (12), (14), (16), (17), (18) et (19), l'objet principal de Goldberg correspond aux constructions à verbe schématique (CVSch), telles que nous les avons définies dans la section 3. Cependant, on trouve aussi, à un niveau moins abstrait, qui entre en jeu dans les liens d'instance (C.), des constructions à verbe lexical (CVL), comme dans l'exemple (15).

A y regarder de plus près, on décèle malgré tout, dans la systématique de Goldberg, un certain nombre d'incohérences et d'asymétries. Ainsi, elle distingue entre liens 'polysémiques' (0.) et liens 'métaphoriques' (0.). Or, les recherches en matière de sémantique lexicale nous enseignent que l'on peut classer les différents types de polysémie selon les relations sémantiques ou cognitives qui relient les sens (ou acceptions) impliqués : polysémie 'métonymique', 'métaphorique', 'taxinomique' (superordination/subordination conceptuelle) etc. (cf. Blank 2003b). Une fois que l'on se décide à appliquer la notion de 'polysémie'²⁰ aux constructions – ce que Goldberg nous suggère, en fait, par son type d'héritage (A.) et ce qui paraît tout à fait logique à tous ceux qui considèrent les constructions comme des signes bipartites –, il s'impose de transférer le classement sémantique des polysémies lexicales aux polysémies « constructionnelles ». En fin de compte, cela revient à dire que le type d'héritage métaphorique (B.) ne représente en réalité qu'un sous-type du type polysémique (A.). Effectivement, on peut appliquer au type (B.) tout aussi bien la formule que nous avons choisie pour (A.) : dans le cas de (16) et (17) « la forme de construction est identique [...], mais cette forme invariable est porteuse [de] deux sens » qui sont liés par un lien sémantique – métaphorique en l'occurrence. Si Goldberg spécifie déjà la nature sémantique du lien dans le cas (B.) – et c'est tout à fait respectable –, il faut rester cohérent et la spécifier pour *tous* les liens polysémiques. Autant dire qu'il serait plus cohérent

encore de subsumer (B.) sous (A.) et de spécifier également la nature sémantique des autres sous-types de (A.) selon le modèle de la polysémie lexicale. De la sorte, on obtiendrait une vaste classe de liens polysémiques ((0.) + (0.)) qu'il conviendrait de classer selon les relations cognitives qui relient les sens respectifs des constructions impliquées: contiguïté (polysémie métonymique), similarité métaphorique (polysémie métaphorique), superordination/subordination (polysémie taxinomique) etc. (cf. Blank 2003b; Koch 2005a). Ce n'est pas tout à fait par hasard que nous retrouvons ici les mêmes relations que nous avons déjà rencontré dans le domaine du changement de sens ((1)-(4) ; nous reviendrons sur le rapport entre changement de sens et polysémie dans les sections 7.1. (avec la Figure 1) et 7.3. (avec la Figure 2)).

Si (17) constitue donc une polysémie (constructionnelle) métaphorique par rapport à (16), nous avons le droit de considérer le rapport entre (12) et (14) comme un cas de polysémie (constructionnelle) métonymique. En effet, le concept CAUSATION D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT (12)(b) réapparaît comme partie du concept verbal plus complexe CAUSATION, PAR ECOULEMENT, D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT dans (14)(b). Il s'agit par conséquent, sur le plan sémantique d'une contiguïté partie-tout, et donc d'une polysémie métonymique.

A cela s'ajoute un autre problème inhérent à la systématique de Goldberg. Le lien partie-tout (0.) constitue un type de lien qui s'établit entre deux constructions, certes, reliées entre elles, mais non identiques puisqu'elles ne coïncident même pas sur le plan formel : (18)(a) [SN_{Suj} V_{ag} SN_{dir.Obj} ...] vs. (19)(a) [SN_{Suj} V_{dyn} ...]. Voilà ce qui distingue fondamentalement ce type des autres types de liens d'héritage : comme nous l'avons déjà vu, les types (0.) et (0.) correspondent à des liens entre constructions identiques du point de vue formel ; dans le cas du type (0.), le problème de l'« identité » ne se pose pas comme tel puisqu'il s'agit toujours d'une construction donnée et d'un cas spécial de cette même construction – sur le plan formel aussi bien que sémantique.²¹

Nous commençons à comprendre qu'il est indispensable de préciser la nature non seulement sémantique, mais aussi formelle des liens d'héritage et, surtout, de reconsidérer, en tant que tel, le rapport entre les plans sémantique et formel de ces liens. Dans la systématique de Goldberg, il semble y avoir toujours isomorphie entre ces deux plans. Cependant, notre réinterprétation des liens polysémiques a montré qu'un type de lien donné – basé sur l'identité formelle, en l'occurrence – peut correspondre à des types sémantiques de liens très divers. Mais en sens inverse, il n'y a pas d'isomorphie non plus. Ainsi, la contiguïté sémantique partie-tout, qui caractérise sans aucun doute les liens partie-tout ((0.) ; cf. le rapport entre (19) et (18), accompagné d'une relation partie-tout formelle), apparaît aussi avec des liens polysémiques, comme le montre le rapport entre les exemples (12) et (14), dont certains aspects ont déjà été analysés plus haut sous (0.) : du point de vue formel, les constructions (12)(a) et (14)(a) sont identiques, mais du point de vue sémantique, CAUSATION, PAR ECOULEMENT, D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT ((14)(b)), constitue une construction plus complexe (puisque intervient l'élément de l'écoulement) dont CAUSATION D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT ((12)(b)) n'est qu'une partie.

On peut en tirer la conclusion que les aspects formel et sémantique des liens d'héritage ne vont pas toujours de pair, mais forment deux *dimensions* que l'on peut, en principe, décrire séparément. Dès lors, il est possible d'envisager une systématique bidimensionnelle – provisoire – des aspects formel et sémantique des liens d'héritage entre constructions valenciennes, systématique qui est présentée dans le Tableau 1. La dimension formelle est constituée, pour l'instant, par trois options définies exclusivement en termes de qualités formelles (inhérentes, en dernière analyse, également aux types de liens selon Goldberg) : les liens polysémiques « nouveau régime » qui comprennent, sans exception, tous les cas d'identité formelle entre constructions ; les liens partie-tout, caractérisés par la non-identité formelle ; les liens d'instance (où le critère de la (non-)identité est dépourvu de sens puisqu'il s'agit du degré de schématicité, c'est à dire du continuum entre items verbaux schématiques et substantifs). Cette dimension reste « ouverte » pour d'autres options dont on aura éventuellement besoin plus tard.²² La dimension sémantique est constituée par les relations cognitives que nous avons déjà rencontrées dans la section 1., en examinant le changement sémantique, ainsi que plus haut dans cette section, en considérant le phénomène de la polysémie. Dans le cadre présent, il est suffisant de prévoir trois relations, à savoir la contiguïté, la similarité métaphorique et la super-/subordination taxinomique.

aspect sé- aspect mantique formel	contiguïté	similarité métaphorique	super-/subordination taxinomique
lien polysémique « nouveau régime » (identité formelle)	(12)↔(14)	(16)↔(17) (20)↔(21)	
lien partie-tout (non-identité formelle)	(18) ↔(19)	(22) ↔(23)	
lien d’instance (degré de schématicité)			(12) ↔(15)
...			

Tableau 1: Systématique formelle et sémantique remodelée des liens d’héritage entre constructions valenciennes (CV) en synchronie

Notons qu’il ne s’agit que d’une grille heuristique. Il reste à voir lesquelles des combinaisons théoriquement possibles entre relations formelles et sémantiques sont effectivement réalisées dans les langues. Quoiqu’il en soit, du fait qu’il n’existe pas d’univocité de rapport entre les catégories formelles et sémantiques, la bidimensionnalité est inévitable. Sont indiquées dans les cases du Tableau 1 les combinaisons formelles et sémantiques qui sont exemplifiées dans cette section (les exemples (20) ↔(21) et (22) ↔(23) suivront plus bas).

Comme nous avons déjà pu le remarquer plus haut dans cette section, l’intérêt principal de la systématique des liens d’héritage introduite par Goldberg porte sur les constructions à verbe schématique (CVSch, selon notre définition donnée dans la section 3.), mais dans les liens d’instance selon Goldberg (C.), le niveau de schématicité réduite comporte aussi des constructions à verbe lexical (CVL), comme dans l’exemple (15). Etant donné que les CVL, tout comme les CVSch, représentent des constructions valenciennes et verbocentriques, rien ne nous empêche d’appliquer, de manière systématique, le classement des liens d’héritage – désormais sous sa forme modifiée bidimensionnelle du Tableau 1 – tout aussi bien aux CVL. Cette démarche s’accorde parfaitement avec l’hypothèse que les CVL, contenant un item verbal substantif, entretiennent entre elles des liens d’héritage susceptibles d’une description formelle aussi bien que sémantique et qui ne reflètent rien d’autre que des relations de motivation.

De la sorte, il se dessine, par rapport au verbe fr.mod. *gagner*, deux CVL identiques du point de vue formel ((20)(a)/(21)(a)) dont le rapport sémantique est caractérisé par un passage métaphorique ((20)(b) → (21)(b)). Il s’agit donc, selon le Tableau 1, d’un lien d’héritage polysémique « nouveau régime » basé sur une similarité métaphorique.

- (20) (a) fr.mod. [SN_{Suj} *gagn*- SN_{COD}]
 (b) *L’AGENT agit de sorte à acquérir le POSSEDE (argent)*
 (c) fr.mod. *M. Dupont a gagné beaucoup d’argent dans cette affaire.*
- (21) (a) fr.mod. [SN_{Suj} *gagn*- SN_{COD}]
 (b) *L’AGENT agit de sorte à atteindre le BUT*

(c) nfr. *La femme gagna la porte de la chambre..*

Ajoutons un deuxième exemple: Si l'on part de la CVL courante du fr.mod. *boire* ((22)(a) au sens (22)(b)), on arrive, en supprimant la place actancielle NP_{COD}, à la CVL (23)(a) qui exprime un concept subordonné au concept (22)(b): la consommation habituelle et excessive des boissons alcoolisées ((23)(b)) est un cas spécial du fait de boire quelque chose. Selon le Tableau 1, il s'agit ici d'un lien d'héritage partie-tout (sur le plan formel) qui est basé sur une relation de super-/subordination taxinomique (sur le plan sémantique).

(22) (a) fr.mod. [SN_{Suj} *buv*- SN_{COD}]

(b) *L'AGENT avale le PATIENT (liquide) en portant les lèvres à un récipient*

(c) fr.mod. *Les enfants boivent du lait.*

(23) (a) fr.mod. [SN_{Suj} *buv*-]

(b) *L'AGENT consomme habituellement et avec excès des boissons alcoolisées*

(c) fr.mod. *Le mari de Gervaise commence à boire.*

6 Liens d'héritage : de la synchronie à la diachronie

Reconsidérons le parcours que nous avons suivi jusqu'ici. A la recherche d'outils théoriques qui nous permettent de décrire de manière adéquate le changement lexical des verbes (1.), nous avons pris en examen la notion technique de 'construction' en tant qu'entité bipartite (2.), susceptible de saisir le phénomène de la valence dans ces dimensions syntagmatique aussi bien que sémantique (3.). Le type de constructions qui entre en jeu dans cette perspective correspond aux structures verbocentriques que nous avons dénommées 'constructions valenciennes' (CV), comprenant, si l'on prend au sérieux toute l'ampleur de la notion de 'construction' définie par la GrCons, d'une part les 'constructions à verbe schématique' (CVSch) et d'autre part les 'constructions à verbe lexical' (CVL). Ces considérations se situent, en principe, au niveau synchronique, mais nous avons pu constater avec satisfaction que, depuis un bon moment, la GrCons s'est ouverte à la diachronie, notamment dans les domaines de la grammaire, de la formation des mots et de la phraséologie, plus rarement dans celui de la valence (4.). Pour déceler des rapports diachroniques entre CV, nous avons besoin d'instruments descriptifs qui se prêtent à mettre en évidence les ressemblances formelles aussi bien que sémantiques entre constructions du type CV. Dans un premier temps, nous avons pris connaissance de la systématique des liens d'héritage développée par Goldberg qui sert à modéliser les ressemblances entre CV en synchronie (5.). Si cette approche met l'accent sur les liens entre CVSch, il paraît néanmoins tout aussi prometteur d'appliquer la notion de lien d'héritage aux relations entre CVL. Pour des raisons de cohérence, nous nous sommes vus amenés à remplacer la systématique unidimensionnelle des liens d'héritage à la Goldberg par une systématique bidimensionnelle basée sur la possibilité de combinaisons multiples de relations d'héritage formelles et sémantiques.

Il nous reste maintenant à rattacher cette systématique bidimensionnelle des liens d'héritage entre CV et, notamment, entre CVL, aux problèmes du changement lexical des verbes et donc à la perspective diachronique.

6.1 La bidimensionnalité du changement lexical

Dans ce contexte, nous n'hésiterons pas à invoquer, comme nous l'avons déjà fait pour la polysémie (5.), l'analogie entre la diachronie des mots lexicaux et celle des constructions. Dans le domaine du changement lexical, il s'est effectivement avéré utile de poser au moins deux²³ dimensions de description dont les options sont susceptibles de combinaisons très variées. Dans ce qui suit, nous allons brièvement

illustrer une grille descriptive conforme à cette conception, avant de renouer, dans 6.2., avec l'analyse du changement sémantique des verbes et des constructions valenciennes qui les entourent.

Nous constatons que pendant le changement lexical décrit dans (24), la forme *message* reste tout à fait identique, mais qu'il y a un déplacement sémantique, en l'occurrence par contiguïté : on passe de l'OBJET d'une activité (24)(a) à son AGENT (24)(c) (cf. TL, s.vv. *message* [1] et *message* [2]; DHLF, s.v. *message*). Nous parlerons ici évidemment de 'changement de sens' métonymique :²⁴

- (24) (a) a.fr. *message* 'contenu d'une communication'
(b) >Contiguïté . Identité formelle>
(c) a.fr. *message* 'personne chargée de transmettre le contenu d'une communication'

Dans le cas de (25), nous avons affaire, du point de vue formel, non pas à une identité formelle, mais à un processus de suffixation (cf. TL, s.vv. *messagier*; DHLF, s.v. *message*). Or, le rapport cognitif entre *message* CONTENU etc. (25)(a) et *messagier* PERSONNE CHARGÉE etc. (25)(c) est exactement identique à celui entre *message* CONTENU etc. (24)(a) et *message* PERSONNE CHARGÉE etc. (24)(c) : un rapport de contiguïté entre l'OBJET d'une activité et son AGENT.

- (25) (a) a.fr. *message* 'contenu d'une communication'
(b) >Contiguïté . Suffixation>
(c) a.fr. *messagier* 'personne chargée de transmettre le contenu d'une communication'

Nous nous bornerons ici à donner juste deux autres paires d'exemples qui étayent l'hypothèse d'une flexibilité de l'association entre relations cognitives et relations formelles ((26)-(29)). Du point de vue sémantique, la relation cognitive entre *voile* MORCEAU DE TOILE DESTINÉ À FAIRE AVANCER UN NAVIRE (26)(a) et *voilier* NAVIRE À VOILES (26)(c) est exactement identique à celle qui existe entre *voile* MORCEAU DE TOILE etc. (27)(a) et *bateau à voile* NAVIRE À VOILES (27)(c), du moins en ce qui concerne le modificateur de cette dernière lexie composée : une relation de contiguïté (partie-tout, en l'occurrence).²⁵ Or, cet effet sémantique est réalisé à travers deux processus lexicaux formels bien distincts, la suffixation d'un côté (26) et un type particulier de composition de l'autre (27).²⁶

- (26) (a) fr.mod. *voile* 'morceau de toile destiné à faire avancer un navire'
(b) >Contiguïté . Suffixation>
(c) fr.mod. *voilier* 'navire à voiles'
(27) (a) fr.mod. *voile* 'morceau de toile destiné à faire avancer un navire'
(b) >Contiguïté . Composition>
(c) fr.mod. *bateau à voile* 'navire à voiles'

Dans notre dernière paire d'exemples, c'est une autre relation cognitive qui intervient. Il existe, effectivement, une relation de subordination taxinomique entre les concepts DEPLACEMENT IMPORTANT D'UNE PERSONNE (28)(a)/(29)(a) et DEPLACEMENT IMPORTANT D'UNE PERSONNE EN BATEAU (28)(c)/(29)(c). Sur le plan formel, cependant, cette concrétisation conceptuelle se réalise à travers un changement de sens dans (28) – le signifiant restant identique – et à travers une composition dans (29) (où la subordination taxinomique s'exprime dans la tête du composé²⁷).

- (28) (a) moy.angl. *voyage* 'déplacement important d'une personne' (< a.fr. *voyage* '∼')
(b) >Subordination taxinomique . Identité formelle>

- (c) moy. angl. *voyage* ‘déplacement important d’une personne en bateau’
 (29) (a) fr. *voyage* ‘déplacement important d’une personne’
 (b) >Subordination taxinomique . Composition>
 (c) a.fr. *voyage en bateau* ‘déplacement important d’une personne en bateau’

Tout compte fait, il s’impose de partir d’une systématique bidimensionnelle du changement lexical pour rendre les combinaisons possibles de relations lexicales formelles et de relations cognitives (cf. Blank 1999 ; 2003a ; Gévaudan 2002 ; 2007 ; Koch 2000 ; 2001a ; Gévaudan/Koch 2010, 113-129) :

aspect sémantique / aspect formel	identité conceptuelle	contiguïté	similarité métaphorique	similarité cotaxinomique	superordination taxinomique	subordination taxinomique	contraste
identité formelle		(24)(a)→(c)				(28)(a)→(c)	
conversion							
...							
suffixation		(25)(a)→(c) (26)(a)→(c)					
préfixation							
composition		(27)(a)→(c) [(29)(c): cf. n. 25]				(29)(a)→(c) [(27)(c): cf. n. 25]	
phraséologisme							
...							

Tableau 2: Systématique formelle et sémantique du changement lexical

Comme dans le cas du Tableau 1 d’ailleurs, il s’agit d’une grille heuristique qui ne montre que les combinaisons théoriquement possibles entre relations formelles et sémantiques. L’inventaire des catégories sémantico-cognitives est universel et clos tandis que celui des catégories formelles est ouvert et apte à être complété selon les traits typologiques de la morphologie des langues à décrire. Sont indiquées dans les cases du Tableau 2 les combinaisons formelles et sémantiques qui ont été illustrées dans les exemples précédents.

Il découle de cette systématique bidimensionnelle un mode de représentation particulier des relations lexicales en diachronie qui a été appliqué dans nos exemples (24)-(29). Dans (24)(b), par exemple, qui décrit la relation entre (24)(a) et (24)(c), on indique, entre >...>, d’abord la relation cognitive (contiguïté), ensuite la relation formelle : >Contiguïté . Identité formelle>. De même pour : (25)(b) >Contiguïté . Suffixation>, (27)(b) >Contiguïté . Composition>, (28)(b) >Subordination taxinomique . Identité formelle> et (29)(b) >Subordination taxinomique . Composition>.

6.2 La bidimensionnalité du « changement constructionnel »

Maintenant, il n'y a plus qu'un pas à faire. Vu la bidimensionnalité de la systématique remodelée des liens d'héritage entre constructions valenciennes (CV) en synchronie (Tableau 1) ainsi que la bidimensionnalité de la systématique du changement lexical (Tableau 2), l'identité du principe sous-jacent saute aux yeux. Certes, l'inventaire des relations cognitives est moins complet dans le Tableau 1 que dans le Tableau 2, mais cette limitation peut être considérée comme provisoire. Les inventaires des relations formelles ne sont qu'apparemment distincts dans les deux tableaux. Tout d'abord, il y a, en dernière analyse, un élément commun : le lien polysémique « nouveau régime » du Tableau 1 est basé sur l'identité formelle qui, elle, a une contrepartie exacte à la première ligne du répertoire formel du Tableau 2. Mais même le lien formel partie-tout du Tableau 1 se retrouve, sous une forme plus discrète, dans le Tableau 2. La relation entre les suffixés, les préfixés, les composés ou les phraséologismes, d'une part, et leurs antécédents diachroniques, d'autre part, est toujours, par définition, une relation partie-tout (ou plutôt tout-partie, en l'occurrence).

Tout cela n'est pas bien étonnant, si l'on se rappelle que selon la GrCons, tout lexème et tout mot lexical constituant, au fond, une construction (cf. section 2., (0.)) ; pour les phraséologismes qui comptent parmi les catégories formelles du Tableau 2, cela est encore plus évident puisqu'ils constituent l'un des fiefs de la GrCons (cf. Fillmore et al. 1988 ; Croft/Cruse 2004, 229-256 ; v. aussi plus haut, section 1., (0.)). Les relations décrites dans (24)-(29) conformément au Tableau 2 ne sont donc, en fin de compte, que des relations entre constructions – en diachronie bien entendu. A part certains détails dont quelques-uns ont déjà été mentionnés, les relations d'héritage systématisées dans le Tableau 1 sont également, comme nous le savons, des relations entre constructions – en synchronie, cependant. Quoi de plus naturel alors que de prétendre que la bidimensionnalité des liens d'héritage synchronique entre CV (Tableau 1) peut être réinterprétée, selon le modèle de la bidimensionnalité des relations de la diachronie lexicale (Tableau 2), en termes de diachronie ? Une telle réinterprétation est la base du Tableau 3.

Même si les exemples (16)-(23) ont été analysés, dans la section 5., selon une logique strictement synchronique, on notera que, dans certains cas, le lien synchronique en cache un autre, diachronique. On retrouve ici le rapport bien connu entre les étapes d'un changement de sens en diachronie et les acceptions correspondantes d'un mot polysémique qui ne constituent que le « figement » synchronique de ces étapes (cf. Bréal 1921, 143 f.; Wilkins 1996, 267-270; Blank 2003b). Si l'on part de l'hypothèse que les constructions sont des signes linguistiques, éventuellement plus complexes (cf. 2., (0.)), tout porte à croire qu'il faut également considérer un lien polysémique « nouveau régime » entre constructions comme le « figement » synchronique d'une étape du changement de sens qu'a subi une construction. Cette hypothèse est confirmée par la paire d'exemples (20)/(21). Le sens (20)(b) existait déjà en ancien français (Godefroy, s.v. *gaignier* ; FEW, s.v. **waidanjan*, 2.; TL, s.v. *gāaignier*; DEAF, s.v. *gaignier*, 3°), tandis que le sens (21)(b) paraît surgir au plus tôt au XIV^e siècle (FEW, s.v. **waidanjan*, 2.; TLFi, s.v. *gagner*, Étymol. et Hist., B.2.a). Il est donc tout à fait raisonnable d'admettre l'existence d'un équivalent diachronique des liens d'héritage synchroniques, soit des 'liens de changement de sens constructionnels' qui relient entre eux deux sens successifs d'une construction dont la forme reste identique. Une fois que l'on a accepté l'existence de tels liens de changement de sens, on envisagera un classement de ces liens selon les relations cognitives qui apparaissent dans le Tableau 1 et, sous une forme plus complète, dans le Tableau 2. Voilà ce qui correspond à l'axe horizontal du Tableau 3 (infra). Dans ce tableau, la paire d'exemples (20)/(21) se trouve maintenant dans la case qui lui revient, à savoir celle des liens de changement de sens métaphoriques. En empruntant notre notation aux exemples (24)-(29), nous pouvons décrire le processus de changement de sens « constructionnel » métaphorique qui s'est déroulé entre (20) et (21) comme suit :

- (30) (a) fr.mod. [SN_{Suj} *gagn*- SN_{COD}] – *L'AGENT agit de sorte à acquérir le POSSEDE (argent)*
(b) >Similarité métaphorique . Identité formelle>
(c) fr.mod. [SN_{Suj} *gagn*- SN_{COD}] – *L'AGENT agit de sorte à atteindre le BUT*

Le Tableau 2 nous invite à pousser encore plus loin l'analogie entre diachronie lexicale et « diachronie constructionnelle » et à chercher des équivalents non seulement au niveau du changement de sens (avec identité formelle), mais aussi au niveau des autres processus diachroniques qui impliquent à la fois une relation sémantique et une relation formelle plus complexe que la simple identité. Cette hypothèse s'avère, elle aussi, exacte pour l'un de nos exemples de la section 5. En effet, le sens (22)(b) de l'a.fr. *boivre* (qui remonte au latin *bibere*) depuis les débuts de l'ancien français tandis que le sens (23)(b), subordonné du point de vue taxinomique, n'est attesté que depuis la fin du XII^e siècle (DHLF, s.v. *boire*). Etant donné que la construction (23)(a) n'est qu'une partie de la construction (22)(a), nous pouvons décrire ce changement comme suit :

- (31) (a) fr.mod. [SN_{Suj} *buV*- SN_{COD}] – *L'AGENT avale le PATIENT <liquide> en portant les lèvres à un récipient*
(b) >Subordination taxinomique . Tout-partie>
(c) fr.mod. [SN_{Suj} *buV*-] – *L'AGENT consomme habituellement et avec excès des boissons alcoolisées*

Il s'agit donc d'un changement constructionnel partie-tout (tout-partie, en l'occurrence) qui comporte une spécialisation sémantique (à travers une subordination taxinomique). Voilà ce qui explique la position de cet exemple dans le Tableau 3.

aspect sé- mantique aspect formel	identité conceptuelle	contiguïté	similarité métapho- rique	...	superordi- nation ta- xinomique	subordi- nation ta- xinomique	...
lien de changement de sens (identité formelle)		(36)	(30)				
lien partie- tout (non-identité formelle)	(38)	(44)				(31)	
lien d'instance (degré de schématicité)						(34)	
lien de renversement (redistribution formelle)		(41)					
...							

Tableau 3 : Systématique formelle et sémantique des liens d'héritage entre constructions valenciennes (CV) en diachronie

La plupart des exemples mentionnés dans ce Tableau seront interprétés dans la section 7.

Dans sa bidimensionnalité, le Tableau 3 ressemble beaucoup au Tableau 1 (il s'agit effectivement de liens entre constructions valenciennes (CV) dans les deux cas), mais le parallélisme avec le Tableau 2 est tout aussi évident (il s'agit de liens diachroniques dans les deux cas). Il y a, bien sûr, aussi des différences concernant les catégories des deux dimensions du système qui s'expliquent cependant sans trop de problèmes.

En effet, si l'on compare les Tableaux 1 et 3, on voit que les catégories de la dimension sémantique sont pratiquement identiques. Le fait que dans le Tableau 1, nous ayons réuni 'superordination' et 'subordination taxinomique' dans une seule catégorie tandis qu'elles sont séparées dans le Tableau 3 ne reflète que la différence entre diachronie et synchronie: si la construction C_1 est superordonnée du point de vue taxinomique à la construction C_2 (et que, par conséquent, C_2 soit subordonnée du point de vue taxinomique à C_1), il est, en général, possible de décider si l'antécédent diachronique est C_1 (alors on parlera de la 'subordination' de C_2 , comme p.ex. pour (31)) ou si l'antécédent diachronique est C_2 (alors on parlera de la 'superordination' de C_1). Au niveau synchronique, par contre, il n'y a pas d'« antécédent » ce qui nous amène à ne prévoir qu'une catégorie unitaire de 'super-/subordination taxinomique' (comme, p.ex. pour (13)/(15) et (22)/(23) dans le Tableau 1).

Quant aux catégories formelles des Tableaux 1 et 3, elles ont juste été complétées, dans ce dernier, par l'option 'renversement (redistribution formelle)' dont nous aurons besoin dans la section 7.2. (cf. aussi n. 22).

Si l'on compare les catégories de la dimension sémantique des Tableaux 2 et 3, on constate que l'ensemble de celles du dernier est contenu dans l'ensemble de celles du premier. Signalons toutefois que nous avons laissé des lacunes dans le Tableau 3 pour éventuellement le compléter un jour, au cas où besoin en serait.

Quant aux catégories formelles des Tableaux 2 et 3, la divergence n'est que partielle. L'identité formelle se retrouve dans les deux tableaux. En ce qui concerne la catégorie 'partie-tout', nous avons déjà pu constater plus haut, lors de la comparaison des Tableaux 1 et 2, que 'partie-tout' peut-être considéré aussi comme un dénominateur commun des relations lexicales formelles de suffixation, de préfixation, de composition ou de phraséologismes. Etant donné que dans le détail, les types de relations partie-tout ne sont certainement pas de la même nature pour le changement lexical et le changement des CV, nous nous sommes tenus, dans le Tableau 3, au dénominateur plus général, quitte à spécifier ultérieurement différents sous-types partie-tout pour les CV. Les liens d'instance et de renversement, eux, sont à coup sûr des options particulières des changements des CV qui n'ont pas d'équivalents dans le changement lexical.

En transformant le Tableau 1 dans le Tableau 3, nous ne prétendons nullement confondre la synchronie avec la diachronie. L'étude du fonctionnement synchronique des liens d'héritage entre CV, telle qu'elle a été conçue par Goldberg (susceptible de certaines modifications systématisées dans le Tableau 1), et l'examen des rapports diachroniques entre CV correspondent, certes, à des questions en partie différentes et posent des problèmes différents. Mais ce qui compte c'est que dans leur essence, la systématique des relations diachroniques entre CV (Tableau 3) est homomorphe à celle des liens d'héritage synchroniques (Tableau 1). Il est donc justifié de parler de 'liens d'héritage diachronique' entre CV.

Voilà maintenant le point d'ancrage auquel visaient nos réflexions de la section 1. Nous espérons que la notion de 'construction' au sens de la GrCons permettrait de jeter un pont entre valence et sens et, par rapport à la diachronie, entre changement valenciel et changement lexical. En modifiant la systématique d'héritage selon Goldberg (Tableau 1) et en lui donnant – bien au-delà de Goldberg – un sens diachronique, nous avons créé les bases pour décrire, d'une manière plus adéquate, le changement sémantique aussi bien que formel des verbes en tant que CV et notamment CVL.

7 Sémantique diachronique du verbe et liens d'héritage : études de cas

Dans ce qui suit nous présenterons trois études de cas qui concernent le français (et, le cas échéant, ses antécédents latins) et qui servent à illustrer l'utilité des outils « constructionnels » élaborés dans les sections précédentes.²⁸ Au fond, nous avons déjà vu deux autres études de cas dans la section 6., où les exemples (30) et (31) ont tout de suite trouvé leurs places respectives dans le Tableau 3.

7.1 Diachronie des CVL du lat. *pōnere* > a.fr. *pondre*

Le verbe lat. *pōnere* possédait une CVL qui contenait, sur le plan formel, un sujet et un COD ((32)(a)) und qui exprimait le sens 'poser, déposer' (32)(b). Du point de vue des restrictions de sélection, les places de l'AGENT- et de l'OBJET LOCALISE étaient ouvertes à une large gamme d'actants possibles qui englobait des constellations du type (32)(c) aussi bien que celles du type (32)(d).

- (32) (a) lat. [SN_{Suj} *pōn*- SN_{COD}]
(b) L'AGENT agit de sorte que l'OBJET LOCALISE descende vers un support
(c) lat. *Marcus sarcinam posuit* (cf. ALDH, s.v. *pōnere*, II, H, 1, b).
(d) lat. *Gallīna ōva posuit* (cf. *ibid.*).

La présentation lexicographique dans le ALDH donne à penser que des emplois comme (32)(d) avaient déjà engendré une nouvelle acception à part de *pōnere*, soit une nouvelle construction (CVL) de ce verbe

qui n'admettait, pour l'actant AGENT, que la classe <oiseau> et, pour l'actant de l'OBJET LOCALISE que la classe <œuf> ((33)(a), (b), (c)). Le successeur diachronique du lat. *pōnere*, l'a.fr. *pondre* a sans aucun doute déjà atteint ce stade-là ((33)(a), (b), (d): *ù el ses os pundrat*), car sa construction ne peut même plus être employée au sens plus général (32)(b), qui existait encore en latin.

- (33) (a) lat. [[{*av-*, *gallin-*, ...}...]_{SN S_{uj}}*pōn-* [{*ōv-* ...}]_{SN COD} /
 a.fr. [[{*oisel*, *jeline*, ...}...]_{SN S_{uj}}*pond-* [{*uef* ...}]_{SN COD}
- (b) *L'AGENT <oiseau> agit de sorte que l'OBJET LOCALISE <œuf> descende vers un support*
- (c) lat. *Gallīna ōva posuit* (= (32)(d)).
- (d) a.fr. [...]sc. *Assida* = l'autruche] *bien set que pundre deit, Quant une esteile veit [...]; E lores Assida, Quant l'esteile vera, Une fosse ferat, Û el ses os pundrat, Là ù sabluns serat, D'ïço les cuverat* (Philippe de Thaon, *Bestiaire* [deb. XII^e s.], 1255ss., cit. TL, s.v. *pondre*, col. 1402, 37-41).

D'après notre systématique diachronique du Tableau 3, la construction plus récente (33) est rattachée à la construction plus ancienne (32), sur le plan formel, par un lien d'instance (parce que, par rapport à (32)(a), il n'y a plus qu'un nombre extrêmement restreint de noms qui puissent apparaître comme tête des SN actants dans (33)(a)); sur le plan sémantique, il y a un lien de subordination taxinomique concernant les deux places actanciennes: du point de vue taxinomique, la classe <oiseau> (33)(b) ne constitue plus qu'une sous-classe des concepts susceptibles de remplir la place de l'AGENT dans (32)(b); la classe <œuf> (33)(b) n'est plus qu'une sous-classe des concepts pouvant remplir la place de l'OBJET LOCALISE dans (32)(b). Selon la forme que nous avons utilisée pour les exemples (30) et (31), ce changement constructionnel – plus exactement : changement de CVL – peut être représenté comme suit :

- (34) (a) lat. [SN_{S_{uj}} *pōn-* SN_{CO_D}] – *L'AGENT agit de sorte que l'OBJET LOCALISE descende vers un support*
- (b) >Subordination taxinomique . Instance<
- (c) lat. [[{*av-*, *gallin-*, ...}...]_{SN S_{uj}}*pōn-* [{*ōv-* ...}]_{SN COD} /
 a.fr. [[{*oisel*, *jeline*, ...}...]_{SN S_{uj}}*pond-* [{*uef* ...}]_{SN COD}] – *L'AGENT <oiseau> agit de sorte que l'OBJET LOCALISE <œuf> descende vers un support*

Conformément à l'analyse donnée dans (34), cet exemple apparaît dans la case 'subordination taxinomique/instance' du Tableau 3.²⁹ Au niveau de la terminologie, nous pouvons désormais dire que (34)(c) a été « constructionnalisée » au cours de la diachronie du latin qui mène vers l'ancien français.

Pour l'étape diachronique suivante, il convient de se rappeler un scénario conceptuel de notre expérience encyclopédique qui sous-tend la sémantique du verbe lat. *pōnere*/a.fr. *pondre* dans son acception (33)(b) = (34)(a) et qui comprend la contiguïté entre la CAUSATION D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT (en l'occurrence, le fait de déposer un œuf sur le support) et la PRODUCTION d'un objet (d'un œuf, en l'occurrence). Du point de vue diachronique, c'est d'abord la CAUSATION D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT qui est au premier plan, comme c'est le cas au stade de (33)(b) = (34)(a), clairement illustré par la deuxième partie de l'exemple (33)(d), qui met l'accent sur la qualité de l'endroit où l'œuf est déposé : *une fosse ferat... Là ù sabluns serat, d'ïço les cuverat*. Or, il est possible que, sans aucun changement constructionnel formel, on passe, à travers un changement de perspective métonymique³⁰, de la CAUSATION D'UN MOUVEMENT de l'œuf VERS UN BUT à la PRODUCTION de l'œuf. Voilà ce qu'on observe déjà en latin et puis aussi en ancien français (35) : les spécifications quantitatives ((c): *pauca ova*; (d): *les gros oes*) mettent en valeur les propriétés du produit au lieu du mouvement (parce que c'est cela qui intéresse, au fond, le paysan !).

- (35) (a) lat. [[{*av-*, *gallīn-*, ...}...]_{SN Suj} *pōn-* [{*ōv-* ...}]_{SN COD} /
a.fr. [[{*oisel*, *jeline*, ...}...]_{SN Suj} *pond-* [{*uef* ...}]_{SN COD}
- (b) *L'AGENT* ⟨oiseau⟩ *agit de sorte qu'un PRODUIT* ⟨œuf⟩ *naisse*
- (c) lat. *Gallīna pauca ōva posuit* (cf. ALDH, s.v. *pōnere*, II, H, 1, b).
- (d) a.fr. *Pinte [...] qui les gros oes ponnoit* (*Roman de Renard* [1174-1250], 1334, cit. TL, s.v. *pondre*, col. 1402, 48s.).

D'après notre systématique diachronique du Tableau 3, le changement constructionnel qui relie (33)(a/b) à (35)(a/b) implique, sur le plan formel, une identité et, sur le plan sémantique, une relation de contiguïté. Comme le montre la place de (36) dans le Tableau 3, il s'agit donc d'un changement de sens constructionnel métonymique.

- (36) (a) lat. [[{*av-*, *gallīn-*, ...}...]_{SN Suj} *pōn-* [{*ōv-* ...}]_{SN COD}
a.fr. [[{*oisel*, *jeline*, ...}...]_{SN Suj} *pond-* [{*uef* ...}]_{SN COD} – *L'AGENT* ⟨oiseau⟩ *agit de sorte que l'OBJET LOCALISE* ⟨œuf⟩ *descende vers un support*
- (b) >Contiguïté . Identité<
- (c) a.fr. [[{*oisel*, *jeline*, ...}...]_{SN Suj} *pond-* [{*uef* ...}]_{SN COD} – *L'AGENT* ⟨oiseau⟩ *agit de sorte qu'un PRODUIT* ⟨œuf⟩ *naisse*

Dans une étape ultérieure, qui ne s'observe, à ce qu'il paraît, qu'en ancien français, la suppression du COD mène à une construction, qui, sur le plan formel, ne se compose plus que du verbe (substantif) *pondre* et du sujet (à schématicité très réduite : {*oisel*, *jeline*, ...}) : (37)(a). Cependant, le sens de la construction ((37)(b)) reste identique par rapport à (35)(b).³¹

Nous avons affaire ici à un cas d'« ellipse » assez intéressant, qui n'est probablement pas si exceptionnel que cela : bien qu'un actant (en l'occurrence le COD) disparaisse, son contenu sémantique se préserve et est « incorporé » dans – ou bien « absorbé » par – la construction du type CVL,³² ce qui a été symbolisé dans (37)(b) par les parenthèses [...].

- (37) (a) afr. [[{*oisel*, *jeline*, ...}...]_{NP Subj} *pond-*]
- (b) *AGENS* ⟨Vogel⟩ [bewirkt, dass PRODUKT ⟨Ei⟩ entsteht]
- (c) afr. [...]/sc. *Assida = l'autruche* bien set que *pundre deit*. *Quant une esteile veit [...]; E lores Assida, Quant l'esteile vera, Une fosse ferat, Û el ses os pundrat, Là ù sabluns serat, D'ïço les cuverat* (Philippe de Thaon, *Bestiaire* [Anf. 12. Jhdt.], 1255ss., cit. TL, s.v. *pondre*, col. 1402, 37-41) = (33)(d)

Etant donné que, sur le plan formel, la construction (37)(a) forme une partie (35)(a), il s'agit, selon notre systématique diachronique du Tableau 3, d'un lien partie-tout formel tandis que sur le plan sémantique, il y a une relation d'identité conceptuelle.

- (38) (a) a.fr. [[{*oisel*, *jeline*, ...}...]_{SN Suj} *pond-* [{*uef* ...}]_{SN COD} – *L'AGENT* ⟨oiseau⟩ *agit de sorte qu'un PRODUIT* ⟨œuf⟩ *naisse*
- (b) >Identité conceptuelle . Partie-tout<
- (c) a.fr. [[{*oisel*, *jeline*, ...}...]_{NP Subj} *pond-*] – *AGENS* ⟨Vogel⟩ [bewirkt, dass PRODUKT ⟨Ei⟩ entsteht]

Ce matériau linguistique nous fait comprendre beaucoup mieux, dans le domaine des constructions du type CVL, le rapport entre liens d'héritage synchroniques et processus diachroniques qui a déjà été

abordé, de manière préliminaire, dans la section 6., notamment à propos des exemples (20)-(23). En ce qui concerne le verbe lat. *pōnere*/a.fr. *pondre*, nous nous trouvons face à la série de changements suivante, dans laquelle les faits de langue qui se présentent à un moment donné sont symbolisés par | | et les processus diachroniques qui les relient par > > :³³

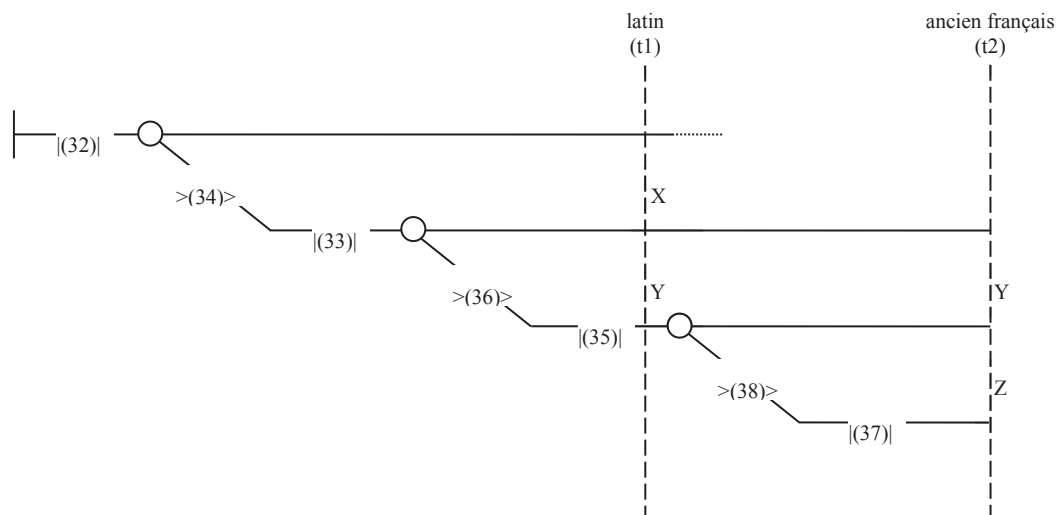


Figure 1 : Liens d'héritage diachroniques et synchroniques reliant différentes CVL du lat. *pōnere*/a.fr. *pondre*

Le rapport entre les faits de langue |(32)|, |(33)|, |(35)| et |(37)| est en premier lieu de nature diachronique puisque |(33)| est issu de |(32)| par un changement constructionnel (étiqueté par >(34)>), de même que |(35)| est issu de |(33)| à travers >(36)> et que |(37)| est issu de |(35)| à travers >(38)>.³⁴ Or, en latin, à un moment donné (= t₁), les constructions |(32)|, |(33)| et |(35)| étaient co-présentes. Les liens d'héritage synchroniques qui existaient entre elles (X et Y dans la Figure 1) sont les projections des liens d'héritage diachroniques >(34)> et >(36)>. Grâce à l'homologie entre les Tableaux 1 et 3, il est donc facile de reformuler tout lien d'héritage diachronique, avec quelques adaptations, sous forme de lien synchronique. En ancien français (= t₂), on peut appliquer le même raisonnement : la construction |(32)| n'existe plus, mais la construction nouvelle |(37)| fait son apparition. Ce sont donc les constructions |(33)|, |(35)| et |(37)| qui sont coprésentes (notons la cooccurrence de |(33)| et de |(37)| dans la citation (33)(d) = (37)(c) !). Les liens d'héritage synchroniques qui existaient, en ancien français, entre ces constructions coprésentes (Y et Z dans la Figure 1) sont les projections des liens d'héritage diachroniques >(36)> et >(38)>.

7.2 Diachronie des CVL du fr. *répugner*

Le verbe fr. *répugner* est un mot savant qui remonte au lat. *repūgnāre*. A partir de son premier sens en français, 's'opposer, résister à' (qui ne nous intéresse pas ici), il a pris celui de 'éprouver beaucoup d'aversion pour' (DHLF, s.v. *répugnant*). Ce sens correspond à la construction (CVL) décrite dans (39)(a/b) et illustrée par (39)(c), qui sera notre point de départ. Comme nous le verrons par la suite, il est utile d'employer dans ce cas des indices ⁰, ¹ etc. et d'indiquer la valeur informationnelle des actants. Dans la construction (39), l'EXPERIENT⁰, qui a une valeur thématique, est exprimé comme sujet (= SN⁰_{Suj}), tandis que le STIMULUS¹, qui a une valeur rhématique, est exprimé comme complément d'objet prépositionnel introduit par à (= SP⁰_{COPà}). Cette construction est attestée depuis le XVII^e siècle (cf. TLFi, s.v. *répugner*, Étymol. et Hist., 2.a ; DHLF, s.v. *répugnant*).

- (39) (a) fr.mod. [SN⁰_{Suj} *répugn*- SP¹_{COP a}]
 (b) *L'EXPERIENT⁰ [thématique] éprouve beaucoup d'aversion pour le STIMULUS¹ [rhématique]*
 (c) fr.mod. [...] nous *répugnons* aux médicaments, quoiqu'ils nous soient pourtant salutaires ; [...] (Sade, *Justine ou les Malheurs de la vertu* [1791], t. 1, p. 200, cit. RobEI, s.v. *répugner*, I.A.1., citation 0.1).

Depuis le début du XVIII^e siècle, une construction nouvelle est attestée (40) : le STIMULUS¹, qui a une valeur thématique dans ce cas-là, est exprimé comme sujet (= SN¹_{Suj}), tandis que l'EXPERIENT⁰, qui a une valeur rhématique, est exprimé comme COI (= SP⁰_{COI}). C'est aujourd'hui celle des deux constructions de *répugner* qui l'a emporté.³⁵

- (40) (a) fr.mod. [SN¹_{Suj} *répugn*- SN⁰_{COI}]
 (b) *Le STIMULUS¹ [thématique] inspire beaucoup d'aversion à l'EXPERIENT⁰ [rhématique]*
 (c) fr.mod. [...] Mais, outre que ce moyen *répugne* à la pudeur des femmes honnêtes, il est souvent incertain et trompeur. (Geoffroy, *Manuel de médecine pratique*, 1800, p. 528; cit. TLFi, s.v. *répugner*, A.1.b).

Nous assistons ici à un changement constructionnel assez spectaculaire, mais plus fréquent que l'on ne pense dans la réalité du changement verbal et valenciel. « Par changement de point de vue », comme l'observe très justement le DHLF (s.v. *répugnant*), il s'effectue un renversement quasiment³⁶ symétrique des correspondances entre fonctions actanciennes syntaxiques et rôles sémantiques. Dans la systématique formelle des liens d'héritage du Tableau 3, nous dénommons ce changement constructionnel précisément comme 'renversement'. Sur le plan sémantique, nous avons ici affaire à un changement de perspective à l'intérieur d'un scénario identique (mettons : MANIFESTATION D'UNE AVERSION). Le changement de perspective dans un scénario – nous l'avons déjà vu dans 7.1. – n'est rien d'autre qu'un effet de contiguïté. Il s'agit donc d'un changement métonymique. Somme toute, ce type de lien d'héritage ((41)(b)) occupe la place 'contiguïté/renversement' dans notre Tableau 3.

- (41) (a) a.fr. [SN⁰_{Suj} *répugn*- SP¹_{COP a}] – *L'EXPERIENT⁰ [thématique] éprouve beaucoup d'aversion pour le STIMULUS¹ [rhématique]*
 (b) >Contiguïté . Renversement>
 (c) a.fr. [SN¹_{Suj} *répugn*- SN⁰_{COI}] – *Le STIMULUS¹ [thématique] inspire beaucoup d'aversion à l'EXPERIENT⁰ [rhématique]*

Quant aux renversements métonymiques qui impliquent des verbes et leurs constructions (donc : des CVL), on peut les appeler aussi des 'auto-conversions' puisque le verbe en question se transforme pratiquement dans sa propre converse au sens logique. Or, ce qui distingue le point de vue linguistique du point de vue logique, c'est que l'on admet que le changement formel ait des conséquences sémantiques, ce qui est d'ailleurs tout aussi conforme à la conception de la GrCons (cf. section 2., (0). ; pour l'auto-conversion cf. Koch 1991, 296-299 ; 2001c, 214-216 ; 2004, 424s. ; Waltereit 1998, 75-83).

Pour saisir plus exactement ce qui change sur le plan sémantique lors d'une telle auto-conversion, il est indispensable de prendre en compte le niveau informationnel de la structure de la phrase. En fait, si le scénario exprimé par le verbe reste identique en tant que tel, c'est le relief informationnel des rôles d'actants qui change. La construction (39)(a/b) = (40)(a) choisit la perspective de l'EXPERIENT, qui sert donc forcément de thème, assignant une valeur rhématique au STIMULUS. La construction (41)(a/b) = (40)(c), par contre, adopte la perspective du STIMULUS, qui sert donc de thème et s'oppose à un EXPERIENT rhématique.³⁷

Fr. *répugner* compte parmi les verbes dits 'psychiques'. Etant donné que la sémantique de ces verbes est sujette à une grande variabilité de perspective, et donc de structure informationnelle (différemment, par

exemple, des verbes typiquement ‘transitifs’ au sens de Hopper/Thompson 1980), on trouve assez souvent, dans ces verbes, des phénomènes d’auto-conversion, que ce soit en diachronie ou en synchronie (cf. Koch 1991, 296-298 ; 2001b ; Waltereit 1998, 79-83).

L’auto-conversion, qui caractérise un verbe psychique comme le fr. *répugner* et que nous avons reconstruite en termes de ‘renversement constructionnel métonymique’, se prête peut-être particulièrement bien à nous faire appréhender l’entrelacement intime entre changement sémantique des verbes et changement constructionnel.

7.3 Diachronie des CVL du fr. *sortir* et d’autres verbes à alternance causative du MOUVEMENT DIRIGE

Dans cette communication, nous avons déjà croisé deux fois le verbe fr. *sortir*. Nous nous en étions servis, premièrement, dans les exemples (6) et (7) (section 1.), comme verbe particulier pour montrer le rapport étroit entre changement sémantique du verbe et changement valenciel. *Sortir* s’est toutefois avéré représentatif d’un groupe entier de verbes qui se comportent de la même façon et que nous avons dénommés ‘verbes à alternance causative’. Nous avons rencontré *sortir* une deuxième fois dans les exemples (18) et (19) (Section 5., (0.)), en tant qu’exemple d’un type de liens synchronique de la systématique d’héritage de Goldberg: les liens ‘partie-tout’ qui existent, entre autres, entre constructions françaises à verbe schématique (CVSch) du MOUVEMENT DIRIGE. Par la suite, *sortir* réapparaissait comme exemple dans le Tableau 1 qui présentait notre systématique formelle et sémantique remodelée des liens d’héritage entre constructions valenciennes (CV) en synchronie. A travers les exemples (18) et (19), *sortir* figurait dans la case qui correspondait, sur le plan formel, à un lien partie-tout et, sur le plan sémantique, à une relation de contiguïté.

Il saute aux yeux que tous ces constats diachroniques et synchroniques qui tournent autour du verbe *sortir* convergent vers un même point : en tant que verbe du MOUVEMENT DIRIGE ‘à alternance causative’, il entre dans deux constructions (CVSch) reliées entre elles, selon notre systématique, par un lien d’héritage partie-tout (côté formel) de contiguïté (côté sémantique), lien susceptible d’une interprétation synchronique, conformément au Tableau 1, aussi bien que d’une interprétation diachronique, conformément au Tableau 3.

Dans ce qui suit, nous examinerons d’abord le lien d’héritage diachronique qui relie deux constructions (CVL) que peut assumer successivement le verbe du MOUVEMENT DIRIGE *sortir* à travers les siècles. En reprenant des morceaux d’information et des citations originales affichés déjà dans les exemples (6), (7), (18) et (19), nous arrivons à la description suivante :³⁸

- (42) (a) a.fr. [SN_{Suj} *sort-* ...]
(b) *Le PROTO-OBJET LOCALISE se déplace du dedans au dehors...*
(c) a.fr. *Mais li marbres de grant vertu Recäi sour moi, sans mentir, Que ja mais n’en quidai sortir (Chrétien de Troyes, *Perceval* [v. 1181], 34284, cit. TL, s.v. *sortir*, col. 934, 8-10).*
- (43) (a) fr.mod. [SN_{Suj} *sort-* SN_{COD} ...]
(b) *Le PROTO-AGENT agit de sorte que le PROTO-OBJET LOCALISE se déplace du dedans au dehors...*
(c) fr.mod. *On sort Renée de son lit. On l’habille [...] (Dabit, *Hôtel Nord*, 1929, p. 88, cit. TLFi, s.v. *sortir*¹, II.A.3.a).*

La construction non-causative de *sortir* constitue notre point de départ diachronique (42), car c’est elle qui est attestée la première dans le domaine du MOUVEMENT DIRIGE (depuis la fin du XII^e siècle), même si, du point de vue onomasiologique, elle reste en concurrence séculaire avec la construction correspondante

de *issir* qu'elle ne supplantera définitivement qu'au XVI^e siècle (cf. DHLF, s.v. *sortir*). La construction causative de *sortir*, elle, (43) n'est attestée que depuis le tournant entre le XVI^e et le XVII^e siècle (cf. Tableau 4). Comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, le lien diachronique qui rattache la construction causative (43) à sa construction antécédente non-causative (42) se présente comme décrit dans (44)(b) :

- (44) (a) a.fr. [SN_{Suj} *sort-* ...] – *Le PROTO-OBJET LOCALISE se déplace du dedans au dehors...*
 (b) >Contiguïté . Partie-tout>
 (c) a.fr. [SN_{Suj} *sort-* SN_{COD} ...] – *Le PROTO-AGENT agit de sorte que le PROTO-OBJET LOCALISE se déplace du dedans au dehors...*

Rappelons ce qui a déjà été noté dans la section 1., à propos de l'exemplification (7) qui se situait encore en dehors du cadre de la GrCons : dans le cas de l'alternance causative, il ne s'agit pas simplement d'une opération formelle d'augmentation de la valence par adjonction d'un actant COD, mais d'une augmentation accompagnée d'une réorganisation des patrons de correspondance valencielle sémantico-formelle. En effet, le PROTO-OBJET LOCALISE est exprimé comme sujet dans l'acceptation non-causative ((42)(a/b) = (44)(a)), mais comme COD dans l'acceptation causative, tandis que le PROTO-AGENT est exprimé comme sujet dans l'acceptation causative ((43)(a/b) = (44)(c)). Dans ce qui suit, nous appellerons un tel lien d'héritage sémantico-formel 'lien causatif'.

Comme nous l'avons montré à la fin de la section 7.1. et dans la Figure 1, l'homologie entre les Tableaux 1 et 3 nous permet de reformuler tout lien d'héritage diachronique, avec quelques adaptations, sous forme de lien synchronique. En ce qui concerne les deux CVL non-causative et causative de *sortir* comme verbe du MOUVEMENT DIRIGE, le lien d'héritage diachronique >(44)> qui rattache la construction causative |(43)| à la construction antécédente non-causative |(42)| se projette sur l'axe synchronique (du français moderne = t₂) sous forme du lien X, qui est d'ailleurs exemplifié par le rapport entre les phrases (19)(c) et (18)(c) :

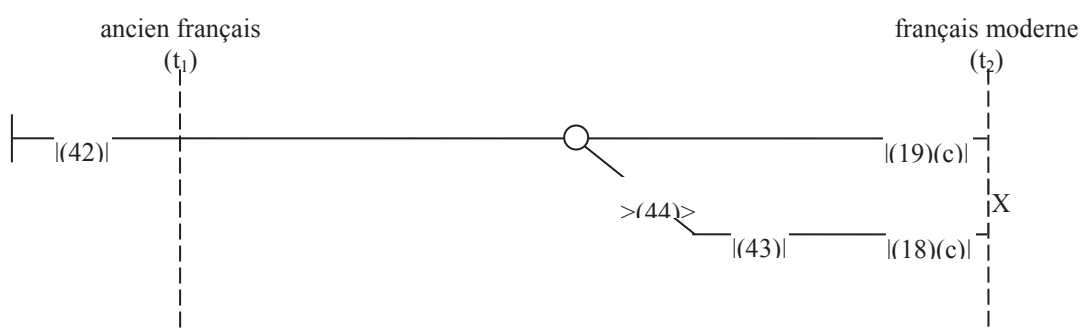


Figure 2 : Liens d'héritage diachroniques et synchroniques reliant les CVL non-causative et causative du fr. *sortir*, verbe du MOUVEMENT DIRIGE

Jusque là, nous n'avons considéré, dans cette section, que les liens entre CVL contenant *sortir* comme élément verbal substantif, que ce soit dans une perspective diachronique ((42)-(44) que l'on retrouve dans la Figure 2) ou dans une perspective synchronique (X dans la Figure 2). Or ce n'est pas par hasard que nous avons recouru, dans la section 5, (0.), à des exemples basés sur un lien causatif concernant *sortir* ((18) et (19)) pour illustrer des liens d'héritage – synchroniques – même au niveau plus abstrait des constructions à verbe schématique (CVSch). Effectivement, le lien causatif est un phénomène plus général qui concerne une classe tout entière de verbes français du MOUVEMENT DIRIGE – dans la synchronie moderne, mais aussi, comme nous le verrons à l'instant, à travers la diachronie. Il vaut certainement la peine de partir de l'évolution constructionnelle de *sortir* pour examiner, dans une vision plus globale, la diachronie des verbes principaux de cette classe sémantique. Entrent en ligne de compte,

en premier lieu, les dix verbes affichés dans le Tableau 4, qui expriment les directions de mouvement principales (\uparrow , \downarrow , \rightarrow , \leftarrow) et qui sont présentés dans l'ordre de ces quatre catégories directionnelles.³⁹

	non-causatif, attesté depuis...	causatif, attesté depuis...	Documentation
↑ <i>halcier/hausser</i>	(XII ^e s. ; rares attestations)	XII ^e s.	TL, s.v. <i>hausser</i> , col. 999, 1-1000, 6 ; 1002, 16-21 ; DHLF, s.v. <i>hausser</i> ; TLFi, s.v. <i>hausser</i> , Étymol. et Hist., I.
↑ <i>lever</i>	XI ^e s., puis de plus en plus spécialisé (p.ex. <i>pâte</i>) ; sinon supplanté par <i>se lever</i>	X ^e s.	TL, s.v., col. 357, 45-360, 34 ; 372, 38-375, 8 ; DHLF, s.v. ; TLFi, s.v., Étymol. et Hist., I.a. et 2.b.
↑ <i>monter</i>	X ^e s.	XIII ^e s. ; plus fréquent au XVII ^e s. seulement	TL, s.v., col. 228, 51-230, 5 ; 239, 30-41 ; DHLF, s.v. ; TLFi, s.v., Étymol. et Hist., I.A.1.a et II.3.c
↓ <i>avalier</i>	fin XI ^e s.–XVI ^e s. (disparu, sauf dans des emplois spécialisés)	fin XII ^e s.–XVI ^e s. ; fin XVII ^e s. : bas et pop. ; XIX ^e s. : vieilli (disparu, sauf dans des emplois spécialisés)	Godefroy, s.v. ; TL, s.v., col. 698, 48-699, 2 ; 699, 39-700, 12 ; Huguet, s.v., 417s. ; DFCL, s.v. ; DHLF, s.v. ① <i>aval</i> ; TLFi, s.v., Étymol. et Hist., A.1 et 2.a
↓ <i>baiss(i)er</i>	fin XII ^e s.	fin XI ^e s.	TL, s.v., col. 808, 40-48 ; 809, 9-14 ; DHLF, s.v. ; TLFi, s.v., Étymol. et Hist., I.a. et 2.a.
↓ <i>descendre</i>	X ^e s.	XII ^e s. ('faire descendre du cheval') ; sens général : XIV ^e s.	TL, s.v., col. 1486, 33-48 ; 1487, 16-25 ; 1488, 49-1489, 15 ; DHLF, s.v. ; TLFi, s.v., Étymol. et Hist., A.1. et 6.
→ <i>entrer</i>	X ^e s.	(attestations isolées XIII ^e et XVII ^e s.)	TL, s.v., col. 676, 22-46 ; 678, 50-679, 2 ; DHLF, s.v. ; TLFi, s.v., Étymol. et Hist., A.1.a et B.
→ <i>rentrer</i>	XII ^e s. : 'à nouveau ~' ; fin XVI ^e s. : 'intensif' ; 1690 (Furetière) : « syno-nyme usuel de <i>entrer</i> » ; XX ^e s. : mot ordinaire pop./fam.	déb. XIX ^e s.	TL, s.v., col. 846, 1-43 ; DHLF, s.v. <i>rentrer</i> ; TLFi, s.v., I.A.4.a ; Étymol. et Hist., I.A.1. ; I.6. ; II.B.3. ; RE, s.v., I.B.5.
↔ <i>(e)issir</i>	X ^e s. ; déb. XVII ^e s. : définitivement supplanté par <i>sortir</i>	(attestation problématique fin XIII ^e s.)	TL, s.v., col. 1480, 24-1481, 47 ; 1484, 16-46 ; 1486, 41-52 ; TLFi, s.v. Étymol. et Hist.
↔ <i>sortir</i>	XII ^e s. ; supplante <i>issir</i> au XVI ^e s. seulement	tournant XVI ^e /XVII ^e s.	TL, s.v., col. 934, 1-14 ; DHLF, s.v. <i>sortir</i> ; TLFi, s.v. <i>sortir</i> , Étymol. et Hist., A.3.b et 4.a ; B.3.a

Tableau 4 : Constructions non-causatives et causative dans la diachronie des verbes français principaux du MOUVEMENT DIRIGE

Du point de vue diachronique, le lien d'héritage causatif peut aller dans les deux sens: la construction non-causative précède la construction causative dans sept sur dix cas ; trois sur dix cas vont en sens inverse. Pour sept sur dix verbes, la mise en œuvre du lien d'héritage causatif – dans un sens ou dans l'autre et à quelque moment de la diachronie que ce soit – revêt une importance fondamentale pour le sémantisme et la valence du verbe dans son ensemble (*avalier, baisser, descendre, lever, monter, rentrer, sortir*) ; dans trois cas, les attestations d'un tel processus sont malheureusement rares ou précaires (*entrer, hausser, (e)issir*; ce dernier s'éteint jusqu'au début du XVII^e siècle). Par rapport à *sortir*, la situation se présente comme suit: au moment où ce verbe supplante définitivement son rival *issir* (XVI^e siècle), le lien causatif est déjà parfaitement établi au niveau synchronique dans trois autres verbes (*avalier, baisser, descendre*). En principe, ce lien existe également dans deux autres verbes: *lever* (v. toutefois plus bas) et *monter* (où la valence causative met pourtant plusieurs siècles à se diffuser). Pour trois autres verbes, on ne saurait du moins exclure l'existence d'un lien causatif, même s'il n'est pas très bien attesté (*entrer, hausser, (e)issir*).

En ancien français, le groupe de verbes en question semble avoir développé, à travers la diachronie, une force d'attraction qui a de plus en plus encouragé la création d'un lien causatif, que ce soit en allant du causatif au non-causatif ou – plus fréquemment – en sens inverse. Les verbes qui ont répondu de bonne heure à cette force d'attraction sont les suivants (en comptant même les cas plus ou moins précaires) : *lever* (avant 1100); *descendre, halcier, avalier, baissier* (avant 1200); *monter, entrer, eissir* (?) (avant 1300). C'est dans ce contexte que le verbe *sortir* s'approprie la construction causative.

On a l'impression qu'avec les verbes français du MOUVEMENT DIRIGE, le lien causatif constitue une espèce d'« acquis » qui ne se perd pas si facilement. Cela n'empêche qu'il y a certaines « pertes » à signaler qui résultent de processus de substitution ultérieurs : la construction non-causative de *lever* est substituée par une construction pronominale (et ne survit qu'en emploi spécialisé) ; les constructions causatives aussi bien que non-causative de *avalier* cèdent progressivement le pas aux constructions analogues de *descendre* (et ne survivent qu'en emploi spécialisé).⁴⁰

Mais sur l'ensemble du groupe de verbes en question, il est indéniable que le lien causatif se raffermirait. Une fois que *sortir* s'est imposé pour exprimer le MOUVEMENT DIRIGE non-causatif (entre le XII^e et le XVI^e siècle), ce verbe succombe, lui aussi, à la force d'attraction causative. Il y a, certes, un verbe majeur du groupe, *entrer*, qui semble représenter un cas de « réticence » puisque la construction causative, malgré certaines amorces, ne parvient pas à s'établir avec ce verbe. Cependant, il ne faut pas négliger l'existence de *rentrer*. Sa construction causative avait, à l'origine, un sens plus spécialisé que *entrer*, celui d'un 'mouvement répété ou intense'. Depuis le XIX^e siècle, la construction causative de *rentrer* est également attestée dans un sens non spécialisé, mais qui plus est, *rentrer* a pénétré, depuis belle lurette, dans le domaine de la construction non-causative, remplaçant *entrer* dans son emploi le plus typique. Bien que les défenseurs de la norme prescriptive n'accepte toujours pas cette construction de *rentrer*, c'est elle qui assure, ne serait-ce que dans un registre bas, la symétrie parfaite du lien causatif, même dans le domaine du MOUVEMENT DU DEHORS AU-DEDANS.

La force d'attraction du lien causatif se révèle peut-être moins dans le sort de chaque verbe particulier, mais davantage dans ce que nous appellerions 'envergure onomasiologique' : en français moderne, il y a désormais en principe, pour chaque direction de mouvement principale, au moins un verbe majeur à lien causatif : *monter* (↑), *baisser, descendre* (↓), *sortir* (←→) et *rentrer* (→⇨; à condition que l'on tienne compte d'un registre plus bas).

Cette observation s'inscrit d'ailleurs dans une réflexion typologique qui dépasse largement le cadre des seuls verbes du MOUVEMENT DIRIGE. L'existence du lien causatif, tel que nous l'avons décrit sur la base des relations d'héritage entre CVL, représente effectivement, à travers les langues du monde, un trait typologique intéressant, pertinent pour une grande variété de classes de verbes.⁴¹ Il est bien connu que l'anglais – langue à tendance « ergative » accusée – favorise très fortement l'alternance causative de toutes sortes de verbes (cf. aussi Halliday 1985, 144-157 ; Davidse/Geyskens 1998), de même l'ossète. Parmi les langues qui ont également un pourcentage considérable de verbes à alternance causative, on trouve, entre autres, le grec moderne, le haoussa, l'allemand, le mandarin, le lesghien et – justement – le

français (cf. Koch 2005b, 24-28). La tendance diachronique que nous venons de décrire pour les verbes du MOUVEMENT DIRIGE a certainement contribué à affermir ce trait typologique « constructionnel » qui, grâce au carrefour que constituent les CVL, concerne à la fois le lexique et la syntaxe.

Jusqu'ici, nous avons mis l'accent sur la diachronie des CVL des verbes français examinés. Notre point de départ était donc l'histoire individuelle de certains verbes particuliers ('substantifs') et de leurs constructions valenciennes. Mais en fin de compte, nos résultats pointent vers l'analyse de constructions valenciennes d'un groupe entier de verbes, donc de constructions à verbe schématique (CVSch). Nous nous trouvons, par conséquent, en présence d'un matériau linguistique idéal pour s'interroger, dans une perspective diachronique, sur le rapport entre CVL et CVSch (que nous n'avons considéré, dans la section 3., que dans une perspective théorique et synchronique).

Du point de vue théorique et synchronique, il semble relativement évident ce que c'est qu'une CVSch et ce que sont les liens d'héritage entre les constructions de ce type (cf. section 5., (0.)-(0.) et, sous forme modifiée, Tableau 1). Pourtant, lors du travail diachronique, il n'y a, dans un premier temps, que les CVL des verbes particuliers et les éventuels liens d'héritage entre elles qui soient accessibles (comme, par exemple, (42)-(44), réunis dans la Figure 2). Mais dès que les liens d'héritage entre les CVL de plusieurs verbes évoluent dans le même sens, il semble se dessiner, à un niveau plus abstrait, quelque chose comme un lien d'héritage entre deux CVSch. A partir de quand peut-on se permettre de parler, en diachronie, de la constitution d'un lien d'héritage nouveau entre deux CVSch ? Combien de verbes à comportement parallèle (deux ? cinq ? dix ?...) faut-il pour pouvoir identifier un tel lien ?

Il s'agit bien entendu d'un continuum qui dépend de l'interaction entre le niveau des CVL et celui des CVSch.⁴² Plus le nombre de verbes à liens parallèles entre CVL est élevé, plus ces liens, d'abord aléatoires, se transforment en un seul lien stable entre CVSch. En même temps, on constate que plus un lien entre CVSch est stable, plus sa force d'attraction est grande et plus elle poussera d'autres verbes à imiter ce lien. Ainsi, il ressort du Tableau 4 un *drift* assez net vers un lien d'héritage causatif entre CVSch du MOUVEMENT DIRIGE tel qu'il a été exemplifié dans (18)/(19). Parmi les verbes qui ont survécu dans ce domaine, il n'y a que *hausser* et *lever* qui restent à part ; le verbe *entrer*, « réticent », pourrait être théoriquement remplacé, comme on l'a vu, par *rentrer*. A cela s'ajoute l'envergure onomasiologique de ce *drift* que nous avons mise en évidence plus haut.

Tout cela nous fait par ailleurs comprendre que l'ensemble des phénomènes que nous venons d'étudier relève de l'historicité du langage. Il n'y a pas seulement les CVL particulières et les liens d'héritage entre elles qui soient sujets au changement linguistique, mais aussi les CVSch et les liens d'héritage correspondants : ils ne se constituent qu'en tant que produits – éventuellement indirect – du changement linguistique, et forcément, ils peuvent aussi disparaître dans le temps.

Bibliographie

- ALDH = Georges, K. E., Georges, H. (1913): *Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch*, Hannover: Hahnsche Buchhandlung.
- Ágel, V., Eichinger, L., M., Eroms, H.-W., Hellwig, P., Heringer, H. J., Lobin, H. (éds.)(2003/06). *Dependenz und Valenz./Dependency and Valency. Ein internationales Handbuch der zeitgenössischen Forschung/An International Handbook of Contemporary Research*. 2 vol. Berlin/New York: de Gruyter (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft, 25).
- Bergs, A., Diewald, G. (éds.)(2008). *Constructions and Language Change*. Berlin/New York: de Gruyter (Trends in Linguistics. Studies and Monographs, 194).
- Blank, Andreas (1997). *Prinzipien des lexikalischen Bedeutungswandels am Beispiel der romanischen Sprachen*. Tübingen: Niemeyer (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 285).
- Blank, A. (1999). Les principes d'association et la structure du lexique. In *Studi italiani di linguistica teorica e applicata* 28. 199–223.

- Blank, A. (2000). Pour une approche cognitive du changement sémantique lexical: aspect sémasiologique. In François 2000, 59–73.
- Blank, A. (2003a). Words and concepts in time: towards diachronic cognitive onomasiology. In Eckardt, Regine, Heusinger, Klaus von, Schwarze, Christoph (éds.). *Words in Time. Diachronic Semantics from Different Points of View*. Berlin/New York: Mouton de Gruyter (Trends in Linguistics, Studies and Monographs, 143), 37-65.
- Blank, A. (2003b). Polysemy in the lexicon. In Nerlich, Brigitte, Todd, Zazie, Herman, Vimala, Clarke, David D. (éds.). *Polysemy. Flexible Patterns of Meaning in Mind and Language*. Amsterdam/Philadelphia: Benjamins (Trends in Linguistics. Studies and Monographs 142), 267–293.
- Blank, A., Koch, P. (éds.)(1999). *Historical Semantics and Cognition*. Berlin/New York: Mouton de Gruyter (Cognitive Linguistics Research, 13).
- Blinkenberg, A. (1960). *Le problème de la transitivité en français moderne*. København: Munksgaard.
- Bréal, M. (1921): *Essai de sémantique (Science des significations)*. Paris: Hachette.
- Coseriu, E. (1964). Pour une sémantique diachronique structurale. In *Travaux de linguistique et de littérature* II/1, 139-186.
- Croft, William (1993): “The role of domains in the interpretation of metaphors and metonymies”, in: *Cognitive Linguistics* 4, 335-370.
- Croft, W., Cruse, D. A. (2004). *Cognitive Linguistics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Davidse, K., Geyskens, S. (1998). *Have you walked the dog yet?* The ergative causativization of intransitives. In: *Word* 49, 155-80.
- DEAF = Baldinger, K., Möhren, F. u.a. (1974ss.). *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*. Tübingen : Niemeyer.
- Delbecque, N. (éd.)(2002). *Linguistique cognitive. Comprendre comment fonctionne le langage*. Bruxelles : Duculot.
- DFCl = Dubois, J., Lagane, R., Lerond, A. (1992): *Dictionnaire du français classique : le XVII^e siècle*. Paris: Larousse.
- DHLF = Rey, A. (1992). *Dictionnaire historique de la langue française*. 2 vol. Paris: Dictionnaires le Robert.
- Dicovalence = van den Eynde, K., Mertens, P. (2010). *Dicovalence 2. Dictionnaire de valence des verbes français*, Leuven: Katholieke Universiteit Leuven [<http://bach.arts.kuleuven.be/dicovalence/>].
- Diewald, G. (2008). Konstruktionen in der diachronen Sprachwissenschaft. In Fischer *et al.* 2008-11, I, 79-103.
- Dirven, R., Pörings, R. (éds.)(2002). *Metaphor and Metonymy in Comparison and Contrast*. Berlin, Mouton de Gruyter (Cognitive Linguistics Research 20).
- Dowty, D. (1991). Thematic proto-roles and argument selection. In *Language* 67, 547-619.
- DSSVF = Bogacki, K., Lewicka, H. u.a. (1983). *Dictionnaire sémantique et syntaxique des verbes français*, Warszawa: Panstwowe Wydawnictwo Naukowe.
- Dubois, J. (1967). *Grammaire structurale du français. Le verbe*. Paris: Larousse.
- DVFA = Florea, L. S., Fuchs, C. (2010). *Dictionnaire des verbes du français actuel. Constructions, emplois, synonymes*. Paris: Ophrys.
- Evans, V., Green, M. (2006). *Cognitive Linguistics. An Introduction*. Edinburgh: Edinburgh University Press.
- Fillmore, C. J. (1968). The case for case. In Bach, Emmon/Harms, Robert T. (édd.), *Universals in Linguistic Theory*, New York etc.: Holt, Rinehart & Winston, 1-88.
- Fillmore, C. J. (1985). Frames and the semantics of understanding. In *Quaderni di Semantica* 6, 222-254
- Fillmore, C. J., Kay, P., Kay O'Connor, M. (1988). Regularity and idiomaticity in grammatical constructions: the case of *let alone*. In *Language* 64, 501–538.
- Fischer, K., Stefanowitsch, A. (2008). Konstruktionsgrammatik: Ein Überblick”. In Fischer u.a. 2008-11, I, 3-17.

- Fischer, K., Stefanowitsch, A., Lasch, A., Ziem, Al. (éds.)^(2008/2008/2011): *Konstruktionsgrammatik*. 3 vol., Tübingen; Stauffenburg (Stauffenburg Linguistik, 40, 47 und 58).
- Fuchs, C. (éd.)(2004). *La linguistique cognitive*. Paris. Ophrys.
- FVL = Busse, W., Dubost, J.-P. (²1983). *Französisches Verblexikon. Die Konstruktion der Verben im Französischen*. Stuttgart : Klett.
- François, J. (1989). *Changement, Causation, Action. Trois catégories sémantiques fondamentales du lexique verbal français et allemand*. Genève: Droz (Langue et cultures, 20).
- François, J. (éd.)(1997). *Sémantique linguistique et psychologie cognitive. Aspects théoriques et expérimentaux*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.
- François, J. (éd.)(2000). *Théories contemporaines du changement sémantique*. Leuven: Peeters (Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, N.S., 9).
- François, J. (2003). *La prédication verbale et les cadres prédicatifs*. Louvain : Peeters (Bibliothèque de l'Information Grammaticale, 54).
- François, J. (2008a). *Les grammaires de construction – un bâtiment ouvert aux quatre vents*. Caen.
- François, J. (2008b). Polysémie et polytaxie verbale entre synchronie et diachronie. In Durand, Jacques, Habert, Benoît, Laks, Bernard (éds.), *Actes du 1^{er} Congrès Mondial de Linguistique Française*. Institut de Linguistique Française, EDP Sciences. [<http://www.linguistiquefrancaise.org>].
- François, J. (2008c). *Une approche diachronique quantitative de la polysémie verbale*. Caen: CRISCO (Cahiers du CRISCO, 24) [<http://www.crisco.unicaen.fr/-Les-Cahiers-du-CRISCO-.html>].
- François, J. (éds.)(2010). *Grandes voies et chemins de traverse de la sémantique cognitive*. Leuven: Peeters (Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, N.S., 18).
- François, J., Sénéchal, M. (2006). Le sémantisme propre des cadres prédicatifs et la polysémie des verbes de production de parole. In Legallois, Dominique/François, Jacques (éds.), *Autour des grammaires de constructions et de patterns*, Caen: CRISCO (Cahiers du CRISCO, 21), 49-69 [<http://www.crisco.unicaen.fr/-Les-Cahiers-du-CRISCO-.html>].
- Fried, M., Östman, J.-O. (2004). Construction Grammar: A thumbnail sketch. In: Fried, Mirjam, Östman, Jan-Ola (éds.), *Construction Grammar in a Cross-Language Perspective*. Amsterdam/Philadelphia : Benjamins (Constructional Approaches to Languages, 2), 11-85.
- Gaspary, A. (1885). Die Entwicklung der faktitiven Bedeutung bei romanischen Verben. In: *Zeitschrift für romanische Philologie* 9, 425-428.
- Geeraerts, D. (1997). *Diachronie Prototype Semantics. A Contribution to Historical Lexicology*. Oxford: Clarendon.
- Geeraerts, D. (2010): *Theories of Lexical Semantics*, Oxford: Oxford University Press.
- Geeraerts, D., Cuyckens, H. (éds.)(2007). *The Oxford Handbook of Cognitive Linguistics*. Oxford: Oxford University Press.
- Gévaudan, P. (2002). Fondements sémiologiques du modèle de la filiation lexicale. In *PhiN. Philologie im Netz* 22, 1–26.
- Gévaudan, P. (2007). *Typologie des lexikalischen Wandels. Bedeutungswandel, Wortbildung und Entlehnung am Beispiel der romanischen Sprachen*. Tübingen: Stauffenburg (Linguistik, 45).
- Gévaudan, P., Koch, P. (2010). Sémantique cognitive et changement lexical. In François 2010, 103-145.
- Godefroy = Godefroy, Frédéric (²1891-1902/1982). *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle composé d'après le dépouillement de tous les plus importants documents, manuscrits ou imprimés qui se trouvent dans les grandes bibliothèques de la France et de l'Europe et dans les principales archives départementales, municipales, hospitalières ou privées*. Reprint Paris : Slatkine.
- Goldberg, A. E. (1995). *Constructions. A Construction Grammar Approach to Argument Structure*. Chicago.: Chicago University Press.

- Goldberg, A. E. (2003). Constructions: A new theoretical approach to language. *Trends in Cognitive Science* 7, 219–224.
- Goldberg, A. E. (2006). *Constructions at Work. The Nature of Generalization in Language*. Oxford : Oxford University Press.
- Grady, J. E. (2007). Metaphor. In Geeraerts, Cuyckens 2007, 188–213.
- Greule, A. (éd.)(1982). *Valenztheorie und historische Sprachwissenschaft. Beiträge zur sprachgeschichtlichen Beschreibung des Deutschen*. Tübingen: Niemeyer (Reihe Germanistische Linguistik, 42).
- Halliday, M. A. K. (1985). *An Introduction to Functional Grammar*. London: Arnold.
- Haspelmath, M. (1993). More on the typology of inchoative/causative verb alternation. In Comrie, Bernard, Polinsky, Maria (éds.), *Causatives and Transitivity*. Amsterdam: Benjamins (Studies in Language Companion Series, 23), 87-120.
- Helbig, Gerhard (1992): *Probleme der Valenz- und Kasustheorie*. Tübingen: Niemeyer (Konzepte der Sprach- und Literaturwissenschaft, 51).
- Herslund, M. (2001). L'actant fondamental et les verbes symétriques et réfléchis de l'ancien français. In Schøsler 2001a, 34-42.
- Hilpert, Martin (2011). Was ist Konstruktionswandel?. In Fischer et al. 2008-11, III, 59-75.
- Huguet = Huguët, Edmond (1925-67). *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*. 7 vol. Paris: Champion.
- Jacob, Daniel (2004). Generalisierte Semantische Rolle und freie Linkingprinzipien. In: Kailuweit, Hummel 2004, 104-117.
- Kailuweit, Rolf (2004). Protorollen und Makrorollen. In: Kailuweit, Hummel 2004, 83-103.
- Kailuweit, R., Hummel, M. (éds.). *Semantische Rolle*. Tübingen : Narr (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 472).
- Kleiber, G. (1990). *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*. Paris: PUF.
- Koch, P. (1991). *Semantische Valenz, Polysemie und Bedeutungswandel bei romanischen Verben*. In: Koch/Krefeld 1991, 279-306.
- Koch, P. (1995). Der Beitrag der Prototypentheorie zur Historischen Semantik. Eine kritische Bestandsaufnahme. In *Romanistisches Jahrbuch* 46, 27-46.
- Koch, P. (2000). Pour une approche cognitive du changement sémantique lexical: aspect onomasiologique. In *Français* 2000, 75–95.
- Koch, P. (2001a). Bedeutungswandel und Bezeichnungswandel. Von der kognitiven Semasiologie zur kognitiven Onomasiologie. *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 121. 7-36.
- Koch, P. (2001b). *As you like it*. Les métataxes actantielles entre Expérience et Phénomène. In Schøsler 2001a, 59-81.
- Koch, P. (2001c). Metonymy: Unity in diversity. *Journal of Historical Pragmatics* 2. 201-244.
- Koch, P. (2002). Verbe, valence et changement sémantique – une approche onomasiologique. In Dupuy-Engelhardt, H., Montibus, M.-J. (éds.), *Parties du discours: sémantique, perception, cognition – le domaine de l'audible*. Reims : Presses Universitaires de Reims (Recherches en Linguistique et Psychologie cognitive, 17). 151-185.
- Koch, P. (2004). Rollensemantik – diachronische Aspekte. In Kailuweit, R., Hummel, M. (éds.), *Semantische Rollen*. Tübingen : Narr (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 472), 421-434.
- Koch, P. (2005a). Taxinomie et relations associatives. In Murguía, A. (éd.), *Sens et Références/Sinn und Referenz. Mélanges Georges Kleiber/Festschrift für Georges Kleiber*. Tübingen: Gunter Narr, 159-191.
- Koch, P. (2005b). Aspects cognitifs d'une typologie lexicale synchronique. Les hiérarchies conceptuelles en français et dans d'autres langues. In *Langue française* 145, 11-33.
- Koch, P. (2012). The pervasiveness of contiguity and metonymy in semantic change. In Allan, K., Robinson, J. A. (éds.), *Current Methods in Historical Semantics*. Berlin/Boston : de Gruyter Mouton (Topics in English Linguistics, 73), 259-311.

- Koch, P., Krefeld, T. (éds.)(1991). *Connexiones Romanicae. Dependenz und Valenz in romanischen Sprachen*. Tübingen: Niemeyer (Linguistische Arbeiten, 268).
- Korhonen, J. (2006). Valenzwandel am Beispiel des Deutschen. In Ágel u.a. 2003/06, II, 1462-1474.
- Kotschi, T. (1981). Verbalenz im Französischen. In Kotschi, T. (éd.), *Beiträge zur Linguistik des Französischen*. Tübingen: Narr (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 154), 80-122.
- Lakoff, G. (1987): *Women, Fire, and Dangerous Things. What Categories Reveal about the Mind*. Chicago: University of Chicago Press.
- Lakoff, G., Johnson, M.(1980). *Metaphors We Live By*. Chicago : University of Chicago Press.
- Langacker, R. W. (1987/90): *Foundations of Cognitive Grammar*. 2 vol. Stanford : Stanford University Press.
- Lazard, G. (1994). *L'actance*. Paris: PUF.
- Nerlich, B. (1992). *Semantic Theories in Europe 1830-1930. From Etymology to Contextuality*, Amsterdam/Philadelphia: Benjamins (Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science, III, 59).
- Nichols, J., Peterson, D. A., Barnes, J. (2004). Transitivity and detransitivizing languages. In *Linguistic Typology* 8, 149–211.
- Oesterreicher, W. (1991). Verbalenz und Informationsstruktur. In Koch, Krefeld 1991, 349-384.
- Panther, K.-U., Radden, G. (éds.)(1999). *Metonymy in Language and Thought*. Amsterdam/Philadelphia : Benjamins (Human Cognitive Processing, 4).
- Panther, K.-U., Thornburg, L. L. (2007). Metonymy. In: Geeraerts, Cuyckens 2007, 236-263.
- Peirsman, Y., Geeraerts, D. (2006). Metonymy as a prototypical category. *Linguistics* 17. 269-316.
- RobE = *Le Robert électronique. Outil d'aide à la rédaction sur la base du Grand Robert de la langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert 1994.
- Rothemberg, M. (1974): *Les verbes à la fois transitifs et intransitifs en français contemporain*. Den Haag : Mouton (Janua linguarum. Series practica, 215).
- Schösler, L. (éd.)(2001a). *La valence, perspectives romanes et diachroniques*. Stuttgart : Steiner (Beihefte zur Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, 30).
- Schösler, L. (2001b). La valence verbale dans une perspective diachronique: quelques problèmes méthodologiques. In Schösler 2001a, 98-112.
- Schösler, L. (2011). Quelques réflexions sur le rapport entre valence et construction. In Dessi Schmid, Sarah et al (éds.), *Rahmen des Sprechens. Beiträge zu Valenztheorie, Varietätenlinguistik, Kreolistik, kognitiver und historischer Semantik. Peter Koch zum 60. Geburtstag*. Tübingen : Narr, 71–85.
- Seiler, H., Premper, W. (éds.)(1991). *Partizipation. Das sprachliche Erfassen von Sachverhalten*. Tübingen : Narr (Language Universals Series, 6).
- Stein, P., Benneckenstein, C. (2006). Historische Fallstudie: Altfranzösisch. In Ágel u.a. 2003/06, II, 1508-1515.
- Talmy, L. (2000). *Toward a Cognitive Semantics*. 2 vol. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- Taylor, J. R. (1995). *Linguistic Categorization. Prototypes in Linguistic Theory*. Oxford : Clarendon.
- Tesnière, L. (1965). *Eléments de syntaxe structurale*. Paris : Klincksieck.
- TL = Tobler, A., Lommatzsch, E. (1925ss.). *Altfranzösisches Wörterbuch*. Weitergeführt von Hans Helmut Christmann. 12 vol. Wiesbaden, Stuttgart: Steiner.
- TLFi = *Trésor de la Langue Française Informatisée*. Nancy : ATILF 2004.
- Traugott, E. (2003). Constructions in grammaticalization. In Joseph, B.D., Janda, R. D. (éds.), *The Handbook of Historical Linguistics*. Oxford : Blackwell, 624-647.
- Traugott, E. (2008). Grammatikalisierung, emergente Konstruktionen und der Begriff der 'Neuheit'. In: Fischer et al. 2008-11, II, 5-32.

- Ullmann, S. (1957). *The Principles of Semantics. A Linguistic Approach to Meaning*. Oxford : Blackwell.
- Ullmann, S. (1964). *Semantics. An Introduction to the Science of Meaning*. Oxford : Blackwell.
- Ungerer, F., Schmid, H.-J. (1996). *An Introduction to Cognitive Linguistics*. London, New York : Longman.
- Vuillaume, M. (2003). Valenz und Satzbauplan. In Ágel u.a. 2003/06, I, 484-499.
- Waltereit, R. (1998). *Metonymie und Grammatik. Kontiguitätsphänomene in der französischen Satzsemantik*. Tübingen : Niemeyer (Linguistische Arbeiten, 385).
- Waltereit, R. (2008). Verb, Valenz, Satzbaupläne. In Kolboom, I., Kotschi, T., Reichel, E. (éds.), *Handbuch Französisch. Sprache · Literatur · Kultur · Gesellschaft. Für Studium, Lehre, Praxis*. Berlin : Schmidt, 267-274.
- Welke, K. M. (1988). *Einführung in die Valenz- und Kasuslehre*. Leipzig : Bibliographisches Institut Leipzig.
- Welke, K. M. (2011). *Valenzgrammatik des Deutschen. Eine Einführung*. Berlin, New York : de Gruyter.
- Wilkins, D. P. (1996). Natural tendencies of semantic change and the search for cognates. In Durie, Mark/Ross, Malcolm (éds.), *The Comparative Method Reviewed*. Oxford : Oxford University Press. 264-304.
- Zwanenbourg, Wicher (1990). Formation des mots. In Holtus, G. et al. (éds.), *Lexikon der romanistischen Linguistik*. 8 vol., Tübingen; Niemeyer, V,1, 72-77.

¹ On pourrait encore citer, tout au plus, Coseriu 1964, article qui, cependant, est devenu paradigmatique beaucoup plus pour son apport à la sémantique structurale que pour son côté diachronique.

² Cf. par exemple Lakoff/Johnson 1980 ; Lakoff 1987 ; Fillmore 1985 ; Langacker 1987/90 ; Taylor 1995 ; Kleiber 1990 ; Ungerer/Schmid 1996 ; Geeraerts 1997 ; François 1997 ; 2010 ; Blank/Koch 1999 ; Panther/Radden 1999 ; Barcelona 2000 ; Talmy 2000 ; Delbecq 2002 ; Dirven/Pörings 2002 ; Croft/Cruise 2004 ; Fuchs 2004 ; Evans/Green 2006 ; Peirsmann/Geeraerts 2006 ; Geeraerts/Cuyckens 2007 ; Grady 2007 ; Panther/Thornburg 2007.

³ Pour la théorie de la valence verbale, cf. Tesnière 1965, 102-129, 238-282 ; Kotschi 1981 ; Welke 1988 ; 2011 ; François 1989 ; 2003 ; Seiler/Premper 1991 (qui parlent de 'participation') ; Helbig 1992 ; Lazard 1994 (qui parle d'actance) ; Ágel et al. 2003/06 ; Waltereit 2008.

⁴ Pour la description valencielle syntaxique des deux acceptions du verbe *sortir*, cf. Dicovalence, s.vv. *sortir* NUM\$ 79000 et *sortir* NUM\$ 79010. Les paradigmes valenciels P0, P1 et PDL du Dicovalence correspondent chez nous, respectivement, aux fonctions (actanciennes) syntaxiques S, COD et DL.

⁵ Le degré d'agentivité que comporte l'actant PROTO-PATIENT peut considérablement varier (p.ex., d'une part, *Jean sort de sa maison* ; d'autre part : *La fumée sort de la cheminée* ainsi que (6)(d) ; dans le cas de (6)(c), le degré d'agentivité reste ambigu). Il ne serait donc pas satisfaisant de parler tout simplement de PATIENT. Ce qui définit les verbes du type *sortir*, c'est le décalage systématique entre l'actant PROTO-AGENT, à agentivité très élevée, et l'actant PROTO-PATIENT, à agentivité, en tout cas, moins élevée. Par conséquent, il est plus prudent ici de choisir des étiquettes qui correspondent à des « proto-rôles » (cf. Dowty 1991 ; v. aussi section 5., exemples (18) et (19)). Ceci n'implique pas, comme on le verra par la suite, que nous ayons l'intention de généraliser l'emploi de « proto-rôles » dans la description valencielle sémantique des verbes. Pour une discussion des problèmes généraux que soulèvent les « proto-rôles », cf. Jacob 2004 et Kailuweit 2004.

⁶ Précisons qu'il y a évidemment aussi des noms déverbaux abstraits qui possèdent des places actanciennes et dont le changement de sens se rapproche plutôt de celui des verbes.

⁷ Cf. TLFi, s.v., B.1. ; DHLF, s.v. ; FVL, s.v. (absence totale du patron archaïque dans Dicovalence, s.v., et DVFA, s.v.).

⁸ Cf. pour ce qui suit, par exemple, les représentations donnant une vue d'ensemble dans : Goldberg 2003 et 2006 ; Croft/Cruise 2004, 225-290 ; Fried/Östman 2004 ; Evans/Green 2006, 641-706 ; Fischer/Stefanowitsch 2008 ; François 2008.

⁹ Ainsi p.ex. le petit dictionnaire DVFA, dont le sous-titre annonce la description de la « construction » des verbes.

¹⁰ Dans les constructions représentées par la suite, nous n'abordons pas la question de leur sens, qui soulève des problèmes de nature variée et, en partie, complexes.

¹¹ L'adjectif 'substantif' qui s'est établi de manière peu heureuse dans la GrCons avec le sens de 'correspondant à un élément simple concret' (cf. Croft/Cruse 2004, 233, 255s.), n'a strictement rien à voir avec la partie du discours du 'substantif', car, comme le montrent aussi nos exemples, des éléments 'substantifs' peuvent appartenir à n'importe quelle catégorie grammaticale.

¹² Dans ce qui suit, nos exemples de constructions s'articulent, en général, en trois points : (a) forme de la construction, (b) sens de la construction et (c) exemple particulier qui sert à illustrer la construction.

¹³ Pour les verbes français, cf. DSSVF ; FVL ; Dicovalence.

¹⁴ Métaphore très heureuse employée par François/Sénéchal (2006, passim).

¹⁵ On retrouve ici le même paradoxe apparent que constituaient, à l'époque, les *case frames* de Fillmore (1968), qui constituaient un cadre de « subcatégorisation » dans lequel il était possible d'« insérer » tel ou tel verbe. Ce mode de description semblait, à première vue, incompatible avec la théorie verbocentrique de la valence. Mais comme Fillmore (1968) l'avait d'ailleurs prévu lui-même, il s'est avéré non seulement possible, mais même très fructueux d'intégrer les 'cas profonds' de Fillmore dans une théorie sémantique de la valence verbale (cf. par exemple Welke 1988, 163-205 ; 2011, 139-154 ; Helbig 1992).

¹⁶ Il ne s'agit pas de stemmas originaux de Tesnière, mais d'une adaptation à notre exemple (12) ainsi qu'à notre étiquetage des catégories – tout cela accompagné d'une simplification considérable (on ne tient pas compte de la structure interne des SN et des SP). Le type « mixte » (Fig. 2) n'apparaît pas du tout chez Tesnière.

¹⁷ Cf., pour le français, par exemple FVL, DSSVF et Dicovalence; cf. aussi DVFA, qui, cependant, n'est pas strictement valencielle.

¹⁸ La construction exprimant la CAUSATION D'UN MOUVEMENT VERS UN BUT (12)(b) n'est, à son tour, qu'un cas taxinomique spécial de la construction exprimant la CAUSATION D'UN MOUVEMENT DIRIGÉ (18). Cette dernière correspond à un niveau d'abstraction encore plus élevé qui laisse ouverte la question de savoir si la DIRECTION est précisée par la spécification du BUT (comme dans (12)) ou de la PROVENANCE (comme dans (18)), ou par les deux.

¹⁹ Comme dans l'exemple (6) – et pour les mêmes raisons – nous nous servons ici de proto-rôles. Cf. aussi n. 5.

²⁰ François (1989, 538-583 ; 2008b) parle de 'polytaxie', entre autres, pour souligner la dimension syntagmatique des constructions valencielles, mais dans ses études, le parallélisme avec la polysémie lexicale n'en est pas moins évident – et voulu.

²¹ En ce qui concerne le plan sémantique, il est bien évident qu'un concept donné et un concept qui lui est superordonné du point de taxinomique ne constituent, en dernière analyse, que deux degrés d'abstraction différents du même concept.

²² Comme nous le verrons dans la section 6., une quatrième option 'renversement' s'avérera utile. Elle ne sera discutée que dans un contexte diachronique (7.2.), mais son utilité synchronique, que nous ne pouvons pas aborder ici, est également hors de doute.

²³ En fin de compte, il convient d'y ajouter une troisième dimension qui correspond à la différenciation entre formations autochtones et emprunts, mais qui ne nous intéressera pas dans le contexte présent.

²⁴ La nouvelle acception (24)(c) disparaît au XVI^e siècle (cf. DHLF, s.v. *message*).

²⁵ Pour alléger la présentation, nous simplifions un peu nos exemples de la composition. Tandis qu'en cas de changement de sens ((24), (28)) ou de suffixation ((25), (26)) le mot qui résulte du processus lexical n'a qu'un seul antécédent diachronique, les composés ((27), (29)) ont toujours deux antécédents – en général, un pour la tête et un pour le modificateur (cf. Gévaudan 1999 ; 2007, 64s., 133-136 ; Gévaudan/Koch 2010, 125s.). Dans (27), nous n'avons relevé la relation cognitive (de contiguïté en l'occurrence) que pour le modificateur. En ce qui concerne la tête, par contre, le composé en question est relié à son antécédent par une relation de subordination taxinomique : un BATEAU A VOILE est un BATEAU. Dans (29), nous n'avons relevé la relation cognitive (de subordination taxinomique en l'occurrence) que pour la tête. En ce qui concerne le modificateur, par contre, le composé en question est relié à son antécédent par une relation de contiguïté : un VOYAGE EN BATEAU constitue un scénario qui contient, entre autres, l'élément BATEAU.

²⁶ Zwanenberg (1990, 75), auquel nous devons ces exemples, y ajoute un troisième type qui exprime exactement la même contiguïté MORCEAU DE TOILE etc. — NAVIRE A VOILES: un changement de sens du fr. *voile*, sans plus. Même

s'il ne s'agit que d'une évolution limitée au langage littéraire (cf. RobEl, s.v. *voile* n.f., 2. ; TLFi, s.v. *voile*, subst. fém., B.), elle n'en présuppose pas moins une flexibilité du rapport entre lien formels et sémantiques telle que nous la montrent les exemples (24)-(29) dans leur ensemble.

²⁷ Cf. n. 25.

²⁸ Les données présentées dans ce qui suit sont basées sur les informations que nous avons trouvées dans les dictionnaires cités. Une étude sur corpus permettrait certainement de compléter le tableau, notamment dans les cas où nous ne disposons que d'attestations précaires. Mais il est peu probable qu'une nouvelle datation de telle ou telle attestation change grand-chose aux liens d'héritage diachroniques en tant que tels.

²⁹ La combinaison d'un lien d'instance formel et d'un lien sémantique de subordination taxinomique paraît logique et naturelle. Pour l'instant, la question reste ouverte de savoir si d'autres combinaisons, théoriquement prévues dans le Tableau 3, sont possibles. – Notons que, dans le cas de (34) – différemment du lien (synchronique) entre (12) et (15) –, le lien d'instance concerne les actants et non pas l'item verbal puisque les liens entre CVL impliquent, par définition, un item verbal substantif du côté de la construction antécédent aussi bien que de la construction successeur.

³⁰ Pour la compréhension du phénomène de la métonymie sur la base de notions telles que 'scénario (conceptuel)', 'contiguïté' et 'changement de perspective' ainsi que pour d'autres effets de contiguïté, cf. Taylor 1995, 90, 107s., 125s.; Croft 1993, 348; Koch 1995, 29; 2001c, 202s., 230–233; 2012, 259–279, 296–300; Blank 1997, 235–243; Gévaudan 2007, 88–95.

³¹ Il ne s'agit donc pas ici d'un 'changement de sens' – processus perceptible dans une perspective sémasiologique –, mais d'un 'changement de désignation' – processus qui n'est perceptible que dans une perspective onomasiologique (pour cette distinction, cf. Koch 2000, 77–79 ; 2001a, 11–13, 14–17 ; Gévaudan 2007, 31–34).

³² Pour le phénomène de l'ellipse dans la sémantique lexicale diachronique, cf. Blank 1997, 281–302; plus particulièrement sur l'ellipse dans la sémantique lexicale diachronique des verbes : Koch 1991, 286–288; Blank 1997, 297–299.

³³ Nous nous servons ici d'une visualisation semblable à celle qu'utilise François (2008c, 9–11), mais il y a une différence terminologique importante : conformément à Blank (1997, 112–114), nous parlons de 'changement de sens' ou bien, plus généralement, de 'changement constructionnel' dès qu'une construction nouvelle est conventionnalisée, indépendamment du fait que la construction antécédent disparaisse ou subsiste par la suite ou que la construction successeur disparaisse ou subsiste par la suite. Nous parlons de 'polysémie' ou bien, plus généralement, de 'lien d'héritage synchronique', si, à un moment donné, deux – ou plusieurs – constructions coexistent qui sont reliées entre elles.

³⁴ Comme il ne s'agit pas de couvrir la diachronie tout entière de *pondre*, nous faisons abstraction d'autres constructions de ce verbe qui ont vu le jour (comme p.ex. la construction métaphorique que l'on peut identifier dans *covoitise tous maus pont*; cf. TL, s.v.).

³⁵ Si le RobEl, s.v. *répugner*, I.A.1., indique « XVI^e-XVII^e » pour la construction (39), les citations pertinentes du TLFi, s.v., C., vont par contre jusqu'au XX^e siècle (Camus). – Le fr. *répugner* se distingue par une grande variété constructionnelle (cf. aussi, par exemple : *qqn répugne qqc, qqc répugne qqn, il répugne à qqn de + inf.*, etc. ; v. RobEl, s.v. ; TLFi, s.v. ; FVL, s.v.). Nous nous bornons ici juste à une seule paire de constructions qui nous permet de déceler le mécanisme du renversement.

³⁶ Signalons toutefois un léger décalage par rapport à la symétrie parfaite : dans la construction (39), le deuxième actant est un COP introduit par *à*, tandis que dans la construction (40), le deuxième actant est un COI au sens propre (cf. Waltereit 1998, 80 n. 22 ; Dicovalence, s.vv. *répugner* NUM\$ 73820, P2\$, et *répugner* NUM\$ 73830, P2\$).

³⁷ Pour le relief informationnel inhérent aux structures valenciennes (et aux constructions CVL, dirons-nous désormais), cf. l'article fondamental de Oesterreicher (1991, 353–357). Evidemment, les correspondances entre CVL et relief informationnel ne valent que pour les cas non-marqués. Il est donc toujours possible que dans une phrase donnée, le relief informationnel inhérent à la CVL du verbe se trouve contrecarré par d'autres propriétés structurales de la phrase qui interfèrent avec la CVL.

³⁸ Pour arriver à des généralisations pertinentes, nous renonçons ici, comme déjà dans (18) et (19), à spécifier d'autres actants, notamment celui qui désigne la PROVENANCE du mouvement (*du garage* dans (18) et (19); cf. aussi n. 18). A la place, la description des constructions ne contient que « ... ».

³⁹ Pour un panorama de verbes plus large, qui tient également compte du rapport entre l'emploi non-causatif du verbe simple et son emploi pronominal (v. notamment *lever* dans notre Tableau 4), cf. Herslund 2001.

⁴⁰ De nos jours, le sens le plus important de *avaler* est sans aucun doute 'faire descendre par le gosier' (cf TLFi, s.v., C.1.) qui remonte – par un lien métonymique, dirions-nous – à la construction causative de *avaler* en tant que verbe du MOUVEMENT DIRIGE.

⁴¹ Cf. pour la diachronie des langues romanes : Gaspary 1885; dans une perspective valencienne : Koch 1991, 294s.; 2001c, 210-11; 2004, 419-31; Herslund 2001 ; Waltereit 1998, 85-88 ; dans une perspective typologique: Haspelmath 1993; Nichols et al. 2004 ; Koch 2005b, 24-28.

⁴² Nous notons avec intérêt que Schøsler (2011, 78s.) a choisi, elle aussi, le domaine des causatifs – morphologiques, en l'occurrence – pour étudier l'interaction entre valence et construction (selon sa terminologie), c'est-à-dire entre CVL et CVSch (selon notre terminologie).